

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FLEURS PRINTANIÈRES.

Fleurettes,
Pauvrettes,
Déjà vous naissez !
Hâtives,
Craintives,
Au vent vous bercez,
Si frêles,
Si belles,
Vos calices frais.
Fleurettes,
Coquettes,
En vous que d'attraits !

Vous voulez du printemps la première caresse,
Vous voulez du zéphyr le baiser le plus pur,
Vous voulez du soleil un rayon qui ne laisse
Aucun reflet terni sur vos robes d'azur.

Vous choisissez sur la colline
Un lieu propice à vos amours,
Et, sur la pente qui s'incline,
Dès que l'orient s'illumine,
Vous étalez vos frais atours.

Que de gracieuses pensées
Vous éveillez dans mon esprit,
Quand, sur vos tiges élancées,
Dans l'air mollement balancées,
Vous vous entretenez sans bruit.

Est-ce une légère sylphide,
Qui, surprise par le matin,
Dans une fuite trop rapide,
Aurait, sur le gazon humide,
Laisse tomber son riche écrin ?

Les pleurs que dans votre calice
 La Nuit épanche de ses yeux,
 Sont le vin pur du sacrifice
 Que l'aurore offre avec délice
 Au Maître des fleurs et des cieux.

Tout autour de vous est en fête :
 L'air est rempli des champs d'oiseaux,
 Le lézard sort de sa cachette,
 Et la brise, en passant, vous jette
 Le doux murmure des ruisseaux.

L'amour anime toute chose
 D'un souffle divin, créateur :
 Le papillon qui se repose
 Sur la corolle à peine éclosée,
 L'ornant d'une corolle sœur;

L'insecte qui déjà bourdonne
 La chanson qu'il apprit de Dieu,
 Le brin d'herbe qui s'abandonne
 A la caresse que lui donne
 L'onde qui sourit au ciel bleu.

Les nids s'emplissent de promesses
 Et retrouvent leurs douces voix ;
 Tout buisson cache des tendresses
 Et des bonheurs, et des caresses,
 Qui vont bientôt peupler les bois.

Espérance, joie infinie,
 Amour, précieux don du ciel,
 Voix de la forêt rajeunie,
 Torrents de divine harmonie,
 Montez, montez, vers l'Eternel !

Avec vous mon âme s'élançe
 Jusqu'au pied du trône de Dieu ;
 Ma prière monte en silence,
 Comme ces parfums que balance
 La main du lévite au saint lieu.

OCTAVE CRÉMAZIE EN EXIL

I

Peu de personnes ont connu aussi bien que vous Octave Crémazie, me disait l'autre jour un écrivain dont le nom fait autorité. Vous avez vécu pendant plusieurs années dans son intimité à Québec. C'est à vous qu'il a confié le soin de publier ses Poésies après son départ. Vous avez correspondu avec lui pendant son exil ; vous l'avez revu ensuite à Paris où vous avez demeuré plusieurs mois dans sa compagnie. Vous savez sur sa vie, son caractère, ses poésies, son exil, bien des choses qui ne sont connues que d'un très-petit nombre et que le public lirait avec curiosité. Pourquoi ne publiez-vous pas cela ? Octave Crémazie est une de nos grandes figures littéraires. Ses poésies ont fait époque ; et elles resteront tant qu'il y aura une nationalité canadienne-française. La jeunesse actuelle n'a point connu Crémazie et elle saura gré à quiconque lèvera un coin du voile qui enveloppe sa vie. L'histoire s'est faite pour lui ; et l'on peut en parler avec d'autant plus de liberté que le dernier des Crémazie est mort. C'est une famille éteinte, et bientôt rien ne rappellera plus son souvenir que les Poésies auxquelles Octave Crémazie a attaché son nom. Et puis le malheur a donné à sa physionomie ce je ne sais quoi d'achevé qui commande la sympathie et arrête l'attention.

—Vous êtes en cela meilleur juge que moi, répondis-je à mon ami. Toutefois vous n'avez lu qu'une partie des lettres qu'Octave Crémazie m'a adressées. Nous les relirons ensemble, si vous le voulez ; et si vous persistez à croire qu'elles offrent un intérêt réel je les livrerai à la publicité.

—Parfait, reprit-il, mais n'y eut-il que les lettres dont j'ai pris lecture, elles suffiraient pour me déterminer, car elles renferment des aperçus littéraires, des jugements sur nos

hommes de lettres, des coups-d'œil sur la situation intellectuelle du pays qui sont d'autant plus intéressants qu'ils datent déjà d'une quinzaine d'années. Ils serviront à mesurer la marche des esprits et le mouvement des lettres pendant cette période.

—Mais, objectai-je enfin, il y a dans ces lettres des témoignages de reconnaissance pour de petits services que j'ai eu occasion de lui rendre, des éloges qu'il se croyait obligé de m'adresser pour me remercier des justes appréciations que j'avais faites de ses Poésies. La plupart de ces passages sont enclavés dans des considérations d'une haute portée qu'il faudrait retrancher et qui ferait perdre le sens d'une partie des lettres. Il me répugne de livrer au profane ces secrets de l'amitié.

—Donnez-vous garde de ne rien retrancher, répartit mon ami; le public d'aujourd'hui a en horreur ces mutilations: il lui faut tout ou rien. D'ailleurs on conçoit qu'écrivant à vous-même pour reconnaître les compliments que vous lui aviez faits, il devait vous payer de retour: *asinus asinum fricat*. Mais le lecteur qui sait lire entre les lignes n'aura pas de peine à découvrir le correctif caché sous les fleurs de rhétorique.

II

Quel est le citoyen de Québec de 1860 qui ne se rappelle la librairie Crémazie, rue de la Fabrique, dont la vitrine tout encombrée de livres frais arrivés de Paris, qui regardait les casernes des Jésuites, cette autre ruine qui, elle aussi, a disparu sous les coups d'un vandalisme que je ne veux pas qualifier? C'était le rendez-vous des plus belles intelligences d'alors: l'historien Garneau s'y coudoyait avec le penseur Etienne Parent; le baron Gauldrée-Boileau, alors consul-général de France à Québec, que j'ai revu depuis à Paris, emprisonné à la Conciergerie, à deux pas de la cellule de Marie-Antoinette,—le baron Boileau, dis-je, y donnait la main à l'abbé Ferland,—pendant que Chauveau feuilletait les *Samedis* de Pontmartin; J. C. Taché discourait là à baton rompu avec son antagoniste Cauchon; Fréchette et Lemay y venaient lire leurs premiers essais; Gérin-Lajoie avec

Alfred Garneau s'y attardaient au sortir de la bibliothèque du Parlement. Octave Crémazie, accoudé nonchalemement sur une nouvelle édition de Lamartine ou de Sainte-Beuve, tandis que son frère faisait l'article aux clients, jetait à de rares intervalles quelques réparties fines parmi les discussions qui se croisaient autour de lui, ou bien accueillait par un sourire narquois les excentricités de quelques-uns des interlocuteurs.

On était à l'époque des *Soirées Canadiennes* ; la popularité dont cette revue jouissait à sa naissance avait répandu une vie nouvelle, pleine d'entrain et d'espérance dans notre petite république des lettres. On avait foi dans l'avenir et on avait raison. La phalange des jeunes talents se groupait avec une ardeur fiévreuse autour des vieux maîtres, prête à tout entreprendre sous leurs ordres. Nature sympathique et ouverte, modeste comme le génie, n'ayant jamais rêvé, pour son malheur, que lecture et poésie, toujours prêt à accueillir les nouveaux venus dans l'arène, Crémazie était le confident de chacun. Que de pas hésitants il a raffermis ! Que d'écrivains de mérite qui s'ignoraient et qu'il a révélés à eux-mêmes ! Personne n'a eu une plus large part que lui au reveil littéraire de 1860.

Tout au fond de sa librairie, s'ouvrait un petit bureau à peine éclairé par une fenêtre percé du côté de la cour et où l'on se heurtait sur un admirable fouillis de bouquins de tout âge, de tout format et de toute reliure. C'était le cénacle où il donnait ses audiences intimes. On s'asseyait sur une caisse ou sur une chaise boîteuse et on laissait la causerie chevaucher, la bride sur le cou, à tous les hasards de l'imprévu. C'est alors, dans ces cercles restreints, que Crémazie s'abandonnait tout entier et qu'il livrait les trésors de son étonnante érudition. Les littératures allemandes, espagnoles, anglaises, italiennes, lui étaient aussi familières que la littérature française : il citait avec une égale facilité Sophocle et le Ramayana, Juvénal et les poètes arabes ou scandinaves. Il avait étudié jusqu'au sanscrit.

Disciple du savant abbé Holmes, qui a laissé un nom impérissable au séminaire de Québec, et qui en avait fait son ami plus que son élève, il avait appris de lui à ne vivre

que pour la pensée. Il avait fait de l'étude l'unique passion de sa vie, et elle lui suffisait. Elle fut sa compagne sous la bonne comme sous la mauvaise étoile. Quand tout le reste l'eut abandonné, elle s'assit à son chevet pour animer sa solitude, endormir ses douleurs, calmer ses insomnies et adoucir les amertumes de l'exil.

Abstème comme un anachorète, négligé dans sa tenue, méditatif autant qu'un fakir, il ne vivait que pour l'idéal; le monde ne lui était rien, l'étude lui était tout. Le travail de la composition et de la lecture absorbait une grande partie de ses nuits: il composait ses vers la nuit, couché dans son lit. Le silence, la solitude, l'obscurité évoquaient chez lui l'inspiration: la nuit était sa muse. Souvent il ne prenait pas même la peine de confier ses poésies au papier; il ne les écrivait qu'au moment de les livrer à l'impression. Elles étaient gravées dans sa mémoire mieux que sur des tablettes de marbre.

Obligé par nécessité de s'occuper d'affaires pour lesquelles il n'avait ni goût ni aptitude, il les expédiait d'une main distraite, s'en débarrassait avec une incurie et une imprévoyance qui finirent par creuser un abîme sous ses pieds. Il oubliait d'escompter un billet à la banque pour courir après une rime qui lui échappait. Quand il se réveilla de ce long rêve, il était trop tard.

Au physique, rien n'était moins poétique que Crémazie: courtaud, large des épaules, la tête forte et chauve, la face ronde et animée, un collier de barbe qui lui courait d'une oreille à l'autre, des yeux petits, enfoncés et myopes, portant lunettes sur un nez court et droit, il faisait l'effet au premier abord d'un de ces bons bourgeois positifs et rangés dont il se moquait à cœur joie: braves gens, disait-il.

et qui ont " Qui naissent marguillers et meurent échevins,"

" Toutes les vertus d'une épitaphe."

C'est ainsi qu'il les dépeignait lui-même dans la seconde partie de sa *Promenade des trois morts*, dont il me citait, à Paris, quelques bribes qu'il gardait dans sa mémoire et qu'il n'a jamais écrites. Son sourire, le plus fin du monde et les

charmes de sa conversation faisaient perdre de vue la vulgarité de sa personne.

A part certains hommes d'affaires nul ne soupçonnait le volcan sur lequel il marchait et qui allait éclater sous ses pas. Quelques mots amers qui lui échappaient ou qu'il plaçait en vigie dans la conversation, quelques sarcasmes inexplicables, qui paraissaient en singulière contradiction avec sa vie calme en apparence et insouciant, étaient les seuls indices des orages intérieurs qu'il subissait. On n'y faisait pas attention : la suite en fit comprendre le sens.

Son dernier poème resté inachevé : la *Promenade des trois morts* venait de paraître dans les "Soirées Canadiennes." Remarqué comme toutes ses compositions, ce poème avait pris ses admirateurs par surprise et révélait une nouvelle phase de son talent. Personne ne pouvait s'expliquer l'étrangeté de ce cauchemar poétique ; on n'en saisit que plus tard les analogies avec sa situation. La réalité était plus étrange que le rêve.

La stupeur fut universelle lorsqu'un matin on apprit qu'Octave Crémazie avait pris le chemin de l'exil : le barde canadien s'était tu pour toujours. Où était-il allé ? S'était-il réfugié aux Etats-Unis ? Allait-il traverser l'océan pour venir vivre en France ? Pendant plus de dix ans, ce fut un mystère pour le public ; quelques intimes seulement étaient au fait de ses agissements et connaissaient le lieu de sa retraite.

Au printemps de 1864, il m'écrivit la lettre suivante afin de me remercier du travail auquel je m'étais livré pour faire imprimer ses poésies dans le volume de la *Littérature Canadienne* qui avait été donné en prime aux abonnés du *Foyer Canadien*. L'omission de deux de ses meilleures pièces dont il parle dans cette lettre était due à une inadvertance de sa part. Lorsqu'il m'avait fait remettre par un de ses frères le carnet dans lequel il avait collectionné ses poésies éparses dans les journaux, il n'avait pas songé à m'écrire que ces deux pièces ne s'y trouvaient pas, et de mon côté je n'eus pas le moindre soupçon de cette lacune (1).

(1) Cette lacune sera comblée dans l'Édition des Poésies complètes d'Octave Crémazie, qui est maintenant sous presse, et qui contiendra également d'autres additions et corrections qui seront faites d'après les notes que m'a laissées l'au-

III

2 Avril 1864.

CHER MONSIEUR,—J'ai bien reçu en son temps votre lettre du mois de juin dernier. Si je ne vous ai pas répondu alors, c'est que j'étais tellement malade que j'avais à peine la force nécessaire pour écrire à mes frères. Depuis mon départ de Québec jusqu'au mois dernier, j'ai existé mais je n'ai pas vécu.

Ma tête fatiguée par les inquiétudes et les douleurs qui m'ont fait la vie si pénible pendant les dernières années de mon séjour au pays, n'est que depuis quelques semaines revenue à son état normal. Mes frères m'ont envoyé le volume contenant mes poésies. Je vous remercie des soins que vous avez bien voulu apporter à la publication de ces vers. Pourquoi n'avez-vous donc pas publié les deux pièces sur la guerre d'Orient qui ont paru, l'une dans le *Journal de Québec* du premier janvier 1855, l'autre dans la même feuille du premier janvier 1856. Je les regarde comme deux de mes bonnes pièces, et j'aurais préféré les voir reproduites plutôt que les vers insignifiants faits sur la musique de Rossini pour la fête de Mgr de Laval. Cette pauvreté intitulée "Qu'il fait bon d'être Canadien" ne méritait pas non plus les honneurs de l'impression.

Je reçois assez régulièrement les livraisons du *Foyer Canadien*. J'ai lu avec un plaisir et un intérêt infinis la vie de Mgr Plessis par l'abbé Ferland. J'ai appris avec un vif regret que cet écrivain si sympathique avait eu deux attaques d'apoplexie. Espérons que la Providence voudra bien conserver longtemps encore au Canada ce talent si beau et si modeste, qui est à la fois l'honneur de l'Eglise et la gloire des lettres américaines.

M. Alfred Garneau a publié une très jolie pièce de vers dans le numéro de janvier 1864. Si je ne me trompe, c'est un peu dans le genre de mes "Mille Isles."

teur. L'imprimeur s'est engagé à publier une édition de luxe, sur papier chine, irréprochable au point de vue de la typographie, de sorte qu'elle pourra être regardée comme un monument à la mémoire de Crémazie.

L'ouvrage paraîtra en août prochain. Prix, \$1.00 pour les souscripteurs qui payeront d'avance. S'adresser à M. Firmin H. Proulx, Ste-Anne de la Pocatière.

Mais une chose m'a frappé dans le *Foyer*, où sont les nouveaux noms que vous vous promettiez d'offrir au public ? Si l'on excepte Auger, qui a donné un joli sonnet, dans le mois de janvier 1863, je ne rencontre que les signatures déjà connues. Que font donc les jeunes gens de Québec ? Etes-vous trop sévères pour eux ? Je ne le crois pas, car après avoir donné asile à la "Maman" de M. X., vous n'aviez plus le droit de vous montrer bien difficiles. Avez-vous donc mis de côté cette règle, établie dès la fondation des *Soirées Canadiennes*, que les écrivains du pays devaient seuls avoir accès au *Foyer* ? S'il en est ainsi, je le regrette, car ce recueil perdra ce qui faisait son principal cachet.

Du moment que vous avez abandonné cette ligne de conduite, qui me paraissait si sage, ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux alors donner à vos abonnés les œuvres des écrivains éminents du jour, que d'ouvrir votre répertoire aux minces productions des rimailleurs français échoués sur les bords du Saint-Laurent ? J'admets volontiers que la "Maman de M. X. a toujours raison, mais êtes-vous bien sûr en admettant cette respectable dame, d'avoir eu toujours raison ?

Les *Soirées Canadiennes* existent-elles toujours ? Quels sont les écrivains qui alimentent cette revue ? Quand vous n'aurez rien de mieux à faire vous me feriez un indicible plaisir en me donnant quelquefois des nouvelles de la petite république littéraire de Québec.

Préparez-vous quelques belles légendes ? Légende ou poème, histoire ou roman, quel que soit le sujet que vous traitiez, j'ose espérer que vous voudrez bien en remettre un exemplaire à mes frères, afin qu'ils me le fassent parvenir. Car, de loin comme de près, je suis toujours un admirateur de votre talent.

Votre tout dévoué,

O. CRÉMAZIE.

La situation intellectuelle du pays, telle qu'elle existait il y a quinze ans, est tracée de main de maître dans la correspondance qui suit et qui n'a pas besoin de commentaires.

Cher Monsieur,

J'ai reçu, il y a quelques jours, le numéro du *Foyer Canadien* qui contient votre article magistral sur le mouvement littéraire en Canada.

Dans cette étude vous avez bien voulu vous souvenir de moi en termes beaucoup trop élogieux pour mon faible mérite; c'est donc plutôt à votre amicale bienveillance qu'à ma valeur d'écrivain que je dois cette appréciation louangeuse de mon petit bagage poétique.

Dans ce ciel sombre que me font les tristesses et les amertumes de l'exil, votre voix sympathique a fait briller un éclair splendide dont les rayons ont porté dans mon âme, avec les souvenirs chers de la patrie absente, une consolation pour le présent, une espérance pour l'avenir.

Pour ces fleurs que vous avez semées sur mon existence maintenant si aride, soyez mille fois remercié du plus profond de mon cœur.

Comme toutes les natures d'élite vous avez une foi ardente dans l'avenir des lettres canadiennes. Dans les œuvres que vous appréciez, vous saluez l'aurore d'une littérature nationale. Puisse votre espoir se réaliser bientôt? Dans ce milieu presque toujours indifférent, quelquefois même hostile, où se trouvent placés en Canada ceux qui ont le courage de se livrer aux travaux de l'intelligence, je crains bien que cette époque glorieuse que vous appelez de tous vos vœux ne soit encore bien éloignée.

MM. Garneau et Ferland ont déjà, il est vrai, posé une base de granit à notre édifice littéraire; mais, si un oiseau ne fait pas le printemps, deux livres ne constituent pas une littérature. Tout ce qui s'est produit chez nous en dehors de ces deux grandes œuvres ne me semblent pas avoir changé de vie. Qui lira X*** dans cinquante ans? Et, s'il m'est permis de parler de moi, qui songera à mes pauvres vers dans vingt ans?

Nous n'avons donc réellement que deux œuvres hors ligne, les monuments élevés par MM. Garneau et Ferland. Dans la poésie, dans le roman nous n'avons que des œuvres de second ordre. La tragédie, le drame sont encore à naître. La cause de cette infériorité n'est pas dans la rareté des

hommes de talent, mais dans les conditions désastreuses que fait à l'écrivain l'indifférence d'une population qui n'a pas encore le goût des lettres, du moins des œuvres produites par les enfants du sol.

Dans tous les pays civilisés il est admis que si le prêtre doit vivre de l'autel, l'écrivain doit vivre de sa plume. Chez tous les peuples de l'Europe les lettres n'ont donné signe de vie que lorsqu'il s'est rencontré des princes pour protéger les auteurs. Avant la renaissance, les couvents possédaient le monopole des travaux intellectuels parce que les laïques qui auraient eu le goût et la capacité de cultiver les lettres ne pouvaient se vouer à un travail qui n'aurait donné du pain ni à eux ni à leurs familles.

Les moines n'ayant pas à lutter contre les exigences de la vie matérielle, pouvaient se livrer dans toute la sérénité de leur intelligence, aux travaux littéraires et aux spéculations scientifiques et passer ainsi leur vie à remplir les deux plus nobles missions que puisse rêver l'esprit humain, l'étude et la prière.

Les écrivains du Canada sont placés dans les mêmes conditions que l'étaient ceux du moyen-âge. Leur plume, à moins qu'ils ne fassent de la politique (et Dieu sait la littérature que nous devons aux tartines des politiciens), ne saurait subvenir à leurs moindres besoins. Quand un jeune homme sort du collège, sa plus haute ambition est de faire insérer sa prose ou ses vers dans un journal quelconque. Le jour où il voit son nom flamber pour la première fois au bas d'un article de son crû, ce jour-là il se croit appelé aux plus hautes destinées ; et il se rêve l'égal de Lamartine, s'il cultive la poésie ; de Balzac, s'il a essayé du roman. Et quand il passe sous la porte St-Jean il a bien soin de se courber de peur de se cogner la tête. Ces folles vanités de jeune homme s'évanouissent bientôt devant les soucis quotidiens de la vie. Peut-être pendant un an, deux ans, continuera-t-il à travailler ; puis un beau jour sa voix se taira. Le besoin de gagner le pain du corps lui imposera la dure nécessité de consacrer sa vie à quelques occupations arides qui étoufferont en lui les fleurs suaves de l'imagination et briseront les fibres intimes et délicates de la sensibilité poé-

tique. Que de jeunes talents parmi nous ont produit des fleurs qui promettaient des fruits magnifiques ; mais il en a été pour eux comme dans certaines années, pour les fruits de la terre. La gelée est venue qui a refroidi pour toujours le feu de leur intelligence. Ce vent d'hiver qui glace les esprits étincelants, c'est le *res angusta domi* dont parle Horace, c'est le pain quotidien.

Dans de pareilles conditions, c'est un malheur que d'avoir reçu du ciel une parcelle du feu sacré. Comme on ne peut gagner sa vie avec les idées qui bouillonnent dans le cerveau, il faut chercher un emploi qui est presque toujours contraire à ses goûts. Il arrive le plus souvent qu'on devient un mauvais employé et un plus mauvais écrivain. Permettez-moi de me citer comme exemple. Si je n'avais pas reçu en naissant, si non le talent, du moins le goût de la poésie, je n'aurais pas eu la tête farcie de rêveries qui me faisaient prendre le commerce comme un moyen de vivre, jamais comme un but sérieux de la vie. Je me serais brisé tout entier aux affaires et j'aurais aujourd'hui l'avenir assuré. Au lieu de cela qu'est-il arrivé ? J'ai été un mauvais marchand et un médiocre poète.

Vous avez fondé une revue que vous donnez presque pour rien. C'est très-beau pour les lecteurs. Ne pensez-vous pas que si l'on s'occupait un peu plus de ceux qui *produisent* et un peu moins de ceux qui consomment, la littérature canadienne ne s'en porterait que mieux ? Si une société se formait pour fournir le pain à un sou la livre à la condition de ne pas payer les boulangers, croyez-vous que ceux-ci s'empresseraient d'aller offrir leur travail à la susdite société ?

Puisque tout travail mérite salaire, il faut donc que l'écrivain trouve dans le produit de ses veilles, sinon la fortune, du moins le morceau de pain nécessaire à sa subsistance. Autrement vous n'aurez que des écrivains amateurs.

Vous savez ce que valent les concerts d'amateurs, c'est quelquefois joli ; ce n'est jamais beau. La demoiselle qui chante *Robert, toi que j'aime*, sera toujours à cent lieues de la Pasta ou de la Malibran. Le meilleur joueur de violon d'une société philharmonique ne sera toujours qu'un racleur comparé à Vieux-Temps ou à Sivori. La littérature d'ama-

teurs ne vaut guère mieux que la musique d'amateurs. Pour devenir un grand artiste il faut donner toute son intelligence, tout son temps à des études sérieuses, difficiles et suivies. Pour parvenir à écrire en maître il faut également faire de l'étude non pas un moyen de distraction, mais l'emploi et le but de toute son existence. Lisez la vie de tous les géants qui dominent la littérature et vous verrez que le travail a été au moins pour autant dans leurs succès que le génie qu'ils avaient reçu de Dieu. Tous les grands noms de la littérature actuelle sont ceux des piocheurs et ils ont trouvé dans leur labeur incessant la fortune en même temps que la gloire. Pourqu'un écrivain puisse ainsi se livrer à un travail assidu, il faut qu'il soit sûr au moins de ne pas mourir de faim. Pour donner le pain quotidien au jeune homme qui a le désir et la capacité de cultiver les lettres, il faudrait fonder en Canada une revue qui paierait cinq, dix et même quinze sous la ligne les œuvres réellement supérieures. Quant un jeune auteur recevrait pour un travail d'un mois pendant lequel il aurait produit 400 à 500 lignes bien limées, bien polies, soixante à quatre-vingt piastres, comme il trouverait dans cette somme de quoi vivre pendant deux mois, soyez sûr que s'il avait réellement le *mens divini*, il continuerait un métier qui, en lui donnant le nécessaire, lui apporterait encore la gloire par dessus le marché !

Mais comment arriver à ce résultat ? Par une société en commandite. C'est ainsi qu'ont été fondées toutes les grandes revues européennes. On perd de l'argent les premières années, mais un jour vient où le goût public s'épure par la production constante d'œuvres grandes et belles, et alors la revue qui a produit cet heureux changement voit chaque mois sa liste d'abonnés augmenter, et cette affaire, qui ne semblait d'abord n'être qu'un sacrifice patriotique, devient bientôt une excellente opération commerciale. Il en a été de même dans tous les pays. Pourquoi en serait-il autrement dans le Canada ?

On jette, chaque année, des capitaux dans des entreprises qui présentent beaucoup plus de risques aux actionnaires et qui n'ont pas pour elles le mérite de contribuer à conserver notre langue, le second boulevard de notre nationalité, puisque la religion en est le premier.

J'ai souvent rêvé à cela dans les longues heures de l'exil. J'ai toujours un plan dans la tête, mais les bornes d'une lettre ne me permettent pas de vous le détailler aujourd'hui. D'ailleurs la tête me fait toujours un peu souffrir et je suis éreinté quand j'écris trop longtemps. Je finirai demain cette trop longue missive.

Ce qui manque chez nous c'est la critique littéraire. Je ne sais si depuis que j'ai quitté le pays on a fait des progrès dans cette partie essentielle de la littérature; mais de mon temps c'était pitoyable. Les journaux avaient tous la même formule qui consistait en une réclame d'une dizaine de lignes.

Pour parler de vers on disait: "Notre poète, etc." S'agissait-il de faire mousser la boutique d'un chapelier qui avait fait cadeau d'un gibus au rédacteur, on lisait: "Notre intelligent et entreprenant M*** vient d'inventer un chapeau, etc." Réclame pour poésies, pour chapeaux, pour modes, etc., tout était pris dans le même tas.

Dans votre article sur le mouvement littéraire vous venez de placer la critique dans sa véritable voie; comme vous aviez pour but de montrer la force de notre littérature canadienne, vous avez dû naturellement ne montrer que le beau côté de la médaille. Si je me permettais de vous adresser une prière, ce serait de continuer ce travail plus en détail, en louant ce qui est beau, en flagellant ce qui est mauvais. C'est le seul moyen d'épurer le goût des auteurs et des lecteurs.

Personne n'est mieux doué que vous pour créer au Canada la critique littéraire.

Du long verbiage qui précède, je tire cette conclusion: aussi longtemps que nos écrivains seront placés dans les conditions où ils se trouvent maintenant, le Canada pourra bien avoir de temps en temps, comme par le passé, des accidents littéraires, mais il n'aura pas de littérature nationale.

Mes frères m'ont envoyé le nouveau volume de X***. Je vous avouerez que je n'en suis pas enthousiasmé. C'est bien le plus vaste assortiment de chevilles que je connaisse. Dans les pièces fugitives, il y a de jolies choses. Le talent

de X*** me fait l'effet d'un clair de lune ; c'est une lumière douce mais sans chaleur. Pour moi le véritable poète c'est Fréchette. Il a souvent des bondissements superbes et j'aimerais mieux avoir fait son *Alleluia* que tout le volume de X***.

Dans votre lettre du 1er juin 1864, à laquelle des douleurs physiques et morales m'ont empêché de répondre, vous me demandez de vous envoyer la fin de mon poème des *Trois Morts*. Cette œuvre n'est pas terminée, et des sept ou huit cents vers qui sont composés pas un seul n'est écrit. Dans la position où je me trouve je dois chercher à gagner le pain quotidien avant de songer à la littérature. Ma tête, fatiguée par de rudes épreuves, ne me permet pas de travailler beaucoup. Ce que vous me demandez, des amis me l'ont également demandé en m'écrivant que je devais cela à mon pays. Ces phrases sont fort belles, mais elles sont aussi vides qu'elles sont sonores. Je sais parfaitement que mon pays n'a pas besoin de mes faibles travaux et qu'il ne me donnera jamais un sou pour m'empêcher de crever de faim sur la terre de l'exil. Il est donc tout naturel que j'emploie à gagner ma vie les forces qui me restent. J'ai bien deux mille vers au moins qui traînent dans les coins et les recoins de mon cerveau. A quoi bon les en faire sortir ? Je suis mort à l'existence littéraire. Laissons donc ces pauvres vers pourrir tranquillement dans la tombe que je leur ai creusée au fond de ma mémoire. Dire que je ne fais plus de poésie serait mentir. Mon imagination travaille toujours un peu. J'ébauche, mais je ne termine rien, et, suivant ma coutume, je n'écris rien. Je ne chante que pour moi. Dans la solitude qui s'est faite autour de moi, la poésie est plus qu'une distraction, c'est un refuge. Quand le trappeur parcourt les forêts du Nouveau-Monde, pour charmer la longueur de la route solitaire il chante les refrains naïfs de son enfance sans s'inquiéter si l'oiseau dans le feuillage ou le castor au bord de la rivière prête l'oreille à ses accents. Il chante pour ranimer son courage et non pour faire admirer sa voix ; ainsi de moi.

J'ai reçu hier les journaux qui m'apprennent la mort de Garneau. Le Canada est bien éprouvé depuis quelque

temps. C'est une perte irréparable. C'était un grand talent et ce qui vaut mieux un beau caractère. Si ma tête me le permet je veux payer mon tribu à cette belle et grande figure. Je vous enverrez cela, et vous en ferez ce que vous voudrez.

Votre tout dévoué,

O. CRÉMAZIE.

P. S.—Veuillez présenter mes respects à M. le curé de Québec. Déchiffrez ce griffonnage comme vous pourrez, copier me fatiguerait trop.

O. C.

10 août 1866.

Cher monsieur,

Je ne saurais vous exprimer le bonheur que j'ai éprouvé en lisant votre lettre du 29 juin. Vos paroles sympathiques et consolantes ont ramené un peu de sérénité dans mon âme accablée par les douleurs du passé, les tristesses du présent et les sombres incertitudes de l'avenir. Cette lettre, je l'ai lue et relue bien des fois et je la relirai encore; car me reportant à ces jours heureux où je pouvais causer avec vous de cette littérature canadienne, que j'ai, sinon bien servie du moins tant aimée. Cette lecture saura chasser les idées noires qui trop souvent s'emparent de moi.

En même temps que votre lettre le courrier m'a apporté la notice biographique de Garneau. Ce petit volume m'a causé le plus grand plaisir. Le style est élégant et sobre, comme il convient au sujet, et on sent à chaque page courir le souffle du patriotisme le plus vrai. Tous les hommes intelligents endosseront le jugement que vous portez sur notre historien national. On ne saurait apprécier ni mieux ni en meilleur termes la plus belle œuvre de notre jeune littérature.

Il est mort à la tâche, notre cher et grand historien. Il n'a connu ni les splendeurs de la richesse ni les enivremens du pouvoir. Il a vécu humble, presque pauvre, loin des plaisirs du monde, cachant avec soin les rayonnements de sa haute intelligence pour les concentrer sur cette œuvre qui dévora sa vie en lui donnant l'immortalité. Garneau a

été le flambeau qui a porté la lumière sur notre courte mais héroïque histoire, et c'est en se consumant lui-même qu'il a éclairé ses compatriotes. Qui pourra jamais dire de combien de déceptions, de combien de douleurs se composent une gloire ?

Dieu seul connaît, dites-vous, les trésors d'ignorance que renferment notre pays. D'après votre lettre je dois conclure que loin de progresser le goût littéraire a diminué chez nous. Si j'ai bonne mémoire, le *Foyer Canadien* avait deux mille abonnés à son début, et vous me dites que vous ne comptez plus que quelques centaines de souscripteurs. A quoi cela tient-il ?

A ce que nous n'avons malheureusement qu'une société d'épiciers. J'appelle épicier tout homme qui n'a d'autre savoir que celui qui lui est nécessaire pour gagner sa vie, car pour lui la science est un outil, rien de plus. L'avocat qui n'étudie que les pandectes et les statuts revisés afin de se mettre en état de gagner une mauvaise cause et d'en perdre une bonne ; le médecin qui ne cherche dans les traités d'anatomie, de chirurgie et de thérapeutique que le moyen de vivre en faisant mourir ses patients ; le notaire qui n'a d'autres connaissances que celles qu'il a puisées dans Ferrière et dans Massé, ces deux sources d'où coulent si abondamment ces œuvres poétiques que l'on nomme protêts et contrats, de vente ; tous ces gens-là ne sont que des épiciers. Comme le vendeur de mélasse et de canelle, ils ne savent, ils ne veulent savoir que ce qui peut rendre leur métier profitable. Dans ces natures pétrifiées par la routine, la pensée n'a pas d'horizon. Pour elles la littérature française n'existe pas après le dix-huitième siècle. Ces messieurs ont bien entendu parler vaguement de Châteaubriand et de Lamartine, et les plus forts d'entre eux ont peut-être lu les *Martyrs* et quelques vers des *Méditations*. Mais les noms d'Alfred de Musset, de Gautier, de Nicolas, d'Ozanam, de Mérimée, de Ravignan, de Lacordaire, de Nodier, de Sainte-Beuve, de Cousin, de Gerbet, etc., enfin de toute cette pléiade de grands écrivains, la gloire et la force de la France du dix-neuvième siècle, leur sont presque complètement inconnus. N'allez pas leur parler des clas-

siques étrangers, du Dante, d'Alfieri, de Goldoni, de Goethe, de Métastasio, de Lope de Vega, de Caldéron, de Schiller, de Schlegel, de Lemondorff, etc., car ils ne sauraient ce que vous voulez dire. Si ces gens-là ne prennent pas la peine de lire les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, comment pourrions-nous espérer qu'ils s'intéresseront aux premiers écrits de notre littérature au berceau. Les *épiciers* s'abonnent volontiers à une publication nouvelle, afin de se donner du genre et de se poser en protecteurs des entreprises naissantes, mais comme cette mise de fonds, quelque minime qu'elle soit, ne leur rapporte ni plaisir (*margaritas ante porcas*), ni profit, ils ont bien soin de ne pas renouveler leur abonnement.

Le patriotisme devrait peut-être, à défaut du goût des lettres, les porter à encourager tout ce qui tend à conserver la langue de leurs pères. Hélas ! vous le savez comme moi, *nos messieurs riches et instruits* ne comprennent l'amour de la Patrie que lorsqu'il se présente sous la forme d'actions de chemin de fer et de mines d'or promettant de beaux dividendes, ou bien encore quand il leur montre en perspective des honneurs politiques, des appointements et surtout des chances de *jobs*.

Avec ces hommes vous ferez de bons pères de famille ayant toutes les vertus d'une épitaphe ; vous aurez des échevins, des marguilliers, des membres du parlement, voir même des ministres, mais vous ne parviendrez jamais à créer une société littéraire, artistique, et, je dirai même, patriotique, dans la belle et grande acception du mot.

Les *épiciers* étant admis, nous n'avons malheureusement pas le droit de nous étonner si le *Foyer Canadien* qui avait deux mille abonnés à sa naissance n'en compte plus que quelques centaines. Pendant plus de quinze ans, j'ai vendu des livres et je sais à quoi m'en tenir sur ce que nous appelons, chez nous, un homme instruit. Qui nous achetait les œuvres d'une valeur réelle ? Quelques étudiants, quelques jeunes prêtres, qui consacraient aux chefs-d'œuvre de la littérature moderne les petites économies qu'ils pouvaient réaliser. Les pauvres donnent plus souvent que les riches ; les produits de l'esprit trouvent plus d'acheteurs parmi les

petites bourses que parmi les grandes. Du reste, cela se conçoit. Le pauvre intelligent a besoin de remplacer par la splendeur de la pensée les richesses matérielles qui lui font défaut, tandis que le riche a peut-être peur que l'étude lui apprenne à mépriser cette fortune qui suffit non pas à son bonheur, mais à sa vanité. En présence de ce déplorable résultat de quatre années de travaux et de sacrifices de la part des directeurs du *Foyer Canadien*, je suis bien obligé d'avouer que vous avez raison, cent fois raison, de traiter mon plan de rêve irréalisable. Il ne nous reste donc plus qu'à attendre des jours meilleurs. Attendre et espérer, n'est-ce pas là le dernier mot de toutes les illusions perdues comme de toutes les affections brisées? Est-ce que le *res angusta domi* aurait aussi éteint la verve de ce beau génie? N'aurait-on pas un peu le droit de l'appeler marâtre cette patrie canadienne qui laisse ainsi s'étioler cette plante pleine de sève, qui a déjà produit ces fleurs merveilleuses qui se nomment "Mes Loisirs." Alfred de Musset a dit dans Rolla :

Je suis venu trop tard dans un pays trop vieux.

Fréchette pourra dire :

Je suis venu trop tôt dans un pays trop jeune.

Pour X*** c'est un versificateur élégant, rien de plus. Il devra réussir mieux que Fréchette, car son talent est plus au niveau de l'intelligence de la masse des lecteurs. Il sera un maître dans ce genre de poésie sentimental et niais qui fait se pâmer d'aise mesdemoiselles les filles et mesdames les épouses de messieurs les épiciers. Que cette poésie leur soit légère !

Vous voulez bien me demander de nouveau la fin de mes *Trois Morts*, et vous m'offrez même une rémunération pécuniaire. Je vous remercie de tout mon cœur de l'importance que vous voulez bien attacher à mes pauvres vers, mais je ne sais pas trop quand je pourrai me rendre à votre désir. J'ai bien, il est vrai, 700 à 800 vers composés et mis en réserve dans ma mémoire, mais la seconde partie est à peine ébauchée, tandis que la troisième est beaucoup plus avancée. Il faudrait donc combler les lacunés et faire un

ensemble. Puis il y a bientôt quatre ans que ces malheureux vers sont enfermés dans les tiroirs de mon cerveau. Ils doivent avoir une pauvre mine et ils auraient joliment besoin d'être époussetés, c'est un travail que je ne me sens pas le courage de faire pour le moment. Puisque le *Foyer Canadien* ne compte que quelques centaines d'abonnés, ce n'est pas dans la caisse de cette publication que vous pourrez trouver les honoraires que vous m'offrez. C'est donc dans votre propre bourse que vous irez les chercher. Pourquoi vous imposer ce sacrifice ? Le public canadien se passera parfaitement de mon poème, et moi je ne tiens pas du tout à le publier. Qu'est-ce que cela peut me faire ?

Quand j'aurai le temps et la force, car depuis que j'ai reçu votre lettre j'ai été très-malade, je mettrai un peu en ordre tout ce que j'ai dans la tête et je vous enverrai ces œuvres dernières comme un témoignage de ma reconnaissance pour la sympathie que vous me témoignez dans le malheur. Je ne vous demanderai pas de livrer ces poèmes à la publicité, mais seulement de les garder comme un souvenir.

Oui, vous m'avez parfaitement compris quand vous me dites que je n'avais nulle ambition, si ce n'est de causer poésie avec quelques amis et de leur lire de temps en temps quelque poème fraîchement éclos. Rêver en écoutant chanter dans mon âme l'oiseau bleu de la poésie, essayer quelquefois de traduire en vers les accords qui berçaient mes rêveries, tel eût été le bonheur pour moi. Les hasards de la vie ne m'ont malheureusement pas permis de réaliser ces désirs de mon cœur. Aujourd'hui j'ai trente-neuf ans, c'est l'âge où l'homme, revenu des errements de ses premières années et n'ayant pas encore à redouter les défaillances de la vieillesse, entre véritablement dans la pleine possession de ses facultés. Il me semble que j'ai encore quelque chose dans la tête.

Si j'avais le pain quotidien assuré, j'irais demeurer chez quelque bon curé de campagne, et là je me livrerais complètement au travail. Peut-être est-ce une illusion, mais je crois que je pourrais encore produire quelques bonnes pages. J'ai dans mon cerveau bien des ébauches de poèmes, qui

travaillés avec soin auraient peut-être une valeur. Je voudrais aussi essayer la prose, ce mâle outil comme l'appelle Veillot, y réussirai-je ? je n'en sais rien. Mais tout cela est impossible. Il ne me reste plus qu'à bercer dans mon imagination ces poèmes au maillot et à chercher dans leurs premiers vagissements ces beaux rêves d'or qu'une mère est toujours sûre de trouver près du berceau de son enfant.

Votre tout dévoué,

O. CRÉMAZIE.

P. S.—Je vous écrirai bientôt une seconde lettre à propos de M. Thibault et du *Foyer Canadien*, la présente étant déjà bien assez longue. Mes respects à M. le curé de Québec.—

O. C.

Cette seconde lettre annoncée ici par M. Crémazie avait été provoquée par une critique assez vive que M. Norbert Thibault, ancien professeur à l'École Normale Laval, avait publié dans le *Courrier du Canada* sur la *Promenade des Trois Morts*. Le poète s'y peint lui-même avec une ironie piquante. Il s'élève ensuite à des considérations esthétiques que n'auraient reniées ni Lessing, ni Cousin, et qui nous font voir un homme familier avec tous les maîtres en cette science : Schiller, Tieck, Solger, Winkelmann, Schlegel, etc., etc. Au commencement de cette lettre, il signale d'une main sûre les fautes trop réelles que l'inexpérience avait fait commettre aux directeurs du *Foyer Canadien* et qui furent les principales causes de sa chute.

L'ABBÉ H. R. CASGRAIN.

(à continuer.)

CHAMPLAIN ET LA VERENDRYE. (1)

Deux figures se détachent au-dessus de toutes les autres dans la galerie des personnages qui se présentent à nous comme les fondateurs du Canada. Samuel de Champlain et Pierre de LaVerendrye.

L'un de ces hommes extraordinaires fut le père des provinces de Québec et d'Ontario ; le second, arrivé sur la scène un siècle plus tard, découvrit et fonda le Nord-Ouest.

L'œuvre de chacun d'eux a été définitive. Une fois leurs travaux accomplis, ils ne se sont pas couchés dans la tombe accablés sous le poids du doute et des chagrins, non ! trente années de lutte avaient produit le triomphe, le succès.

Il ne manque, aujourd'hui, à l'un et à l'autre de ces courageux athlètes qu'une colonne de granit sur la place publique.

Champlain reçut le Canada sauvage, l'explora, y fit venir des colons et en forma une nouvelle France si bien constituée qu'elle vécut et se développa en dépit des obstacles apportés par la mère-patrie elle-même.

La Verendrye ne trouva pas ce cadre assez vaste, il voulut le doubler—il le tripla. Les anciens s'étaient arrêtés au lac Supérieur—il se mit en tête d'aller jusqu'aux bornes du monde et y parvint, laissant sur ses traces une chaîne d'établissements qui ne devaient pas périr.

Deux grandes dates s'imposent donc à notre étude : 1608, fondation de Québec ; 1731, départ de l'expédition du nord-ouest, il y a juste cent cinquante ans dans le présent mois de juin.

Un premier Canada à l'est, était sorti des rêves de Champlain. Le second, à l'ouest, nous fut donné par La Verendrye. Le troisième, au nord, se personnifie dans le sieur des Groseillers, qui le comprit et ne fut pas compris.

De 1608 à 1750, bien des noms brillent dans l'histoire des découvertes. C'est au point que nos ancêtres apparaissent comme autant de Livingstons et de Stanleys sur la carte de l'Amérique du nord. Il faut savoir conserver ces noms et

(1) Extrait d'un livre sous presse que M. Sulte va publier avec le titre suivant : *La Verendrye ; découvertes et établissements du Nord-Ouest.*

accorder à chacun sa part de mérite, mais que dire des deux grands hommes qui dominent toute cette glorieuse pléiade!

Pour les apprécier à leur valeur et marquer le rang qu'ils doivent occuper dans nos souvenirs, il suffit de les mettre en regard de ceux qui ont des droits à la haute renommée de découvreurs ou de fondateurs. C'est ce que nous allons faire en peu de mots.

Jacques Cartier (1534-1544) reconnaît le Saint-Laurent jusqu'à Montréal et ne laisse après lui ni fondation ni organisation stable.

Jean Nicolet (1634) pénètre jusqu'au Wisconsin et attire la traite de ces régions vers les postes du Saint-Laurent.

Chouart des Groseillers visite la baie d'Hudson, provoque la fondation de la puissante compagnie de ce nom (1670) et meurt sans avoir donné à sa patrie (la France) le monopole de la traite des fourrures qu'il avait ambitionnée pour elle et que celle-ci ne savait pas utiliser.

Jolliet et Marquette descendent une partie du Mississipi (1673) et n'y retournent plus.

La Salle (1682) parcourt ce fleuve nouveau. Il s'épuise en efforts stériles pour fixer des colons sur ses bords.

Du Luth, Hennepin, Perrot s'avancent (1680) dans le pays des Sioux sans créer de ces colonies vivaces qui servent de noyaux à des provinces ou à des Etats vivant de leur vie propre.

Tous ensemble ils ont semé les germes de ce que nous voyons, mais aucun d'eux n'a pu se dire en mourant qu'il avait rangé à jamais sous l'étendard de la civilisation un nouveau coin de terre que la barbarie ne recouvrerait pas. Ce sont des Jacques Cartier— des découvreurs officiels, rien de plus.

Quelle différence avec Champlain et La Verendrye!

Le Saintongeois trouve une assiette qui convient à un royaume. Ses plans sont dressés. Il est assez fort pour les conduire à bonne fin. Son génie embrasse l'examen de toutes les parties du problème; le sol, le climat, les Sauvages, la traite, l'administration, rien n'échappe à sa prévoyance— et il calcule si juste, travaille si bien, que tout vient à point réaliser ses espérances. Déçu à plusieurs reprises, il reprend

vigueur, et oblige en quelque sorte les évènements à lui obéir. Il rend son âme à Dieu après avoir imposé sa volonté aux hommes.

Le Trifluvien demande que la Nouvelle-France s'étende jusqu'à la mer de l'Ouest. On a vu des miracles de patriotisme et d'activité sous Champlain et ses successeurs, il ne s'agit que de recommencer. Après avoir été les premiers dans l'Est et le Sud, il faut que les Canadiens devancent les autres races dans l'Ouest. Le gouvernement protestera qu'il n'a pas d'argent, pas d'hommes, pas de projets, qu'importe ! Le courage, le dévouement, le génie tiendront lieu de tout cela. Il n'est pas bon que l'Amérique du Nord reste étrangère à l'influence française ! Portons nos avant-postes au pied des Montagnes-Rocheuses, le roi sera forcé de nous y suivre. Le gouverneur de Québec commandera un empire grand comme la Russie ; nos colons de la rivière Rouge et de la Saskatchewan se croiront toujours domiciliés dans le voisinage des Trois-Rivières.(1) La Verendrye traverse toutes les épreuves de cette situation exceptionnelle et quand il meurt le nord-ouest est à nous.

Un siècle après Champlain, on ouvrit les yeux sur ce qu'il avait fait. Un siècle après La Verendrye, notre Canada élargissait politiquement ses frontières, selon les plans hardis du découvreur et fondateur du Nord-Ouest. Qu'étaient donc les deux hommes, enfants du travail, qui avaient préparé de la sorte les voies de l'avenir ? De simples patriotes aux vues larges, aux idées claires, joignant à ces dons du ciel les ressources d'une énergie surhumaine. Tous deux rendirent compte au Créateur d'une carrière fructueuse dont les étapes avaient été marquées par la résistance de ministres aveugles appuyant de petits intérêts, coalisés sous l'inspiration de l'égoïsme et de l'indifférence.

Oui, tant que le Canada remontera vers ses origines, deux noms, deux grands exemples se réuniront pour lui rappeler que, à un moment suprême, il s'est trouvé des hommes doués de la faculté étrange de prévoir l'avenir et de lui préparer le terrain.

BENJAMIN SULTE.

(1) C'est des Trois-Rivières que sont partis la plupart des premiers habitants du Nord-Ouest.

LE COLORADO EN 1880.

SUIVI DE QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES ETAT-UNIS EN GÉNÉRAL.

ASPECT GÉNÉRAL.

En laissant le Kansas et après avoir traversé une bonne partie des prairies de l'Ouest, on rencontre un pays jeune encore, mais qui offre déjà la physionomie la plus étonnante et la plus curieuse : tout y est nouveau, étrange même, et les progrès de cette contrée autant que sa nature physique tiennent vraiment du prodige et de l'enchantement ; enfin quelques mois suffisent pour y bâtir une ville et pour convertir le désert en une plaine fertile : tel est le Colorado.

Denver, centre principal de l'Etat est situé vers le 39me degré de latitude, et son élévation est de 5,387 pieds au-dessus du niveau de la mer ; ses jolis faubourgs et ses rues bordées d'arbres en font une véritable oasis où s'agite une population pleine de sève et d'activité. La vue des Montagnes Rocheuses qui dominent à l'ouest de cette ville, est tout à fait grandiose, et l'effet produit par cette immense chaîne dont on aperçoit une étendue de plus de deux cents milles, est d'autant plus remarquable que l'Est n'offre de son côté qu'une nudité absolue. Ainsi deux choses bien distinctes frappent par dessus tout : la montagne et la prairie. Elles forment un spectacle imposant si l'on considère d'une part les soulèvements gigantesques de cette partie du globe, et de l'autre l'immensité du désert ; hors de là, il est inutile de rechercher une variété agréable et des détails riants : cette grande nature impressionne mais ne sourit pas.

Le pays ne doit donc pas ses succès à des aspects particulièrement attrayants quoique remarquables en leur genre ; une toute autre considération y a attiré un peuple qui s'accroît tous les jours et dont l'avenir semble promettre une prospérité égale à celle des plus vieux Etats de

l'Union. Les mines d'or et d'argent constituent pour le moment les principales ressources de la contrée que nous allons parcourir, mais avant d'entrer dans des descriptions détaillées, je réclame le bénéfice des digressions comme une latitude nécessaire aux réflexions qui peuvent naître au courant de la plume.

Disons d'abord que la civilisation est assez avancée au Colorado, vu qu'une société toute formée s'y est établie presque spontanément après avoir été pour ainsi dire lancée d'un seul trait des bords de l'Atlantique dans cette nouvelle région. On peut donc s'aventurer sans crainte dans cette partie de l'Ouest, car les Peaux-Rouges de Fenimore Cooper, l'horreur du scalpe et les péripéties trop émouvantes du roman où l'anthropophagie joue le plus grand rôle ne sont plus qu'à l'état de souvenirs ou d'illusions, et si les Utes, indigènes du Colorado se révoltent depuis quelque temps, il faut l'attribuer à des motifs peut-être plus que justifiables de leur part, et c'est sur quoi je reviendrai dans le cours de cette étude. Il y a encore les vagabonds (tramps) les aventuriers, les joueurs de profession (gamblers) qui errent çà et là, cherchant à exercer une industrie plus ou moins douteuse, mais on les évite facilement en agissant avec prudence et en les laissant se débattre avec la police, quand par hasard elle se trouve sur leur chemin. Donc rien n'oblige, malgré l'usage, de porter sur soi tout un arsenal. Le port d'armes est tolérable et même nécessaire dans certaines circonstances, mais il devient un abus ou dégénère en manie selon que l'on s'expose volontairement à des aventures inutiles et dangereuses, ou que l'on voyage dans une contrée paisible. Il y a une grande différence entre un simple touriste et un pionnier. L'un parcourt ordinairement des lieux fréquentés depuis longtemps, tandis que l'autre explore des espaces inconnus toujours remplis d'obstacles et de dangers. Ce dernier donc peut éprouver le besoin de se défendre, au lieu que le premier n'a qu'à se prélasser dans une voiture aussi agréable que commode. En effet, pourquoi un bon bourgeois dissimulerait-il sous ses habits poignards et pistolets ? Pour répondre à une attaque peut-être ; mais sur quoi fonderait-il cette appréhension ? Probable-

blement sur quelques récits fantastiques qu'il aura lus avec une ardeur trop naïve, ou bien encore sur un certain amour du merveilleux et du terrible, sujet toutefois à se modifier sensiblement au contact de la réalité. Dans ce dernier cas, le roman tourne toujours à un héroïsme très suspect, s'il ne tombe pas dans le ridicule. Il y a de telles gens qui ne pensent qu'aux armes, ne portent que des armes et ne jurent que par les armes : mettez-les à l'épreuve, ils se sauveront au premier bruit ou tueront aveuglément le passant qui demande l'heure qu'il est. Il est facile d'éviter ces excès en suivant son chemin sans s'arrêter inutilement à ses illusions, et sans s'exciter d'une façon parfois grotesque ; cela vaut mieux que l'honneur de pourfendre le plus redoutable adversaire. Le calme et le courage moral font la force du voyageur ; ils sont les armes puissantes avec lesquelles il peut braver tous les obstacles et endurer la plus grande misère. D'ailleurs l'homme sage ne s'aventure pas sans prudence et ne craint pas sans motif ; il mesure consciencieusement ses actions et arrive toujours à bon port ; il suit enfin cette noble devise si bien connue des Canadiens : "*Aime Dieu et va ton chemin,*" et rien ne l'arrête dans sa course. Cet exemple importe grandement à quiconque entreprend de voir du pays ; autrement rien ne réussit, car les efforts et les sacrifices imposés par les voyages ne se réduisent qu'à une peine perdue et à des fatigues inutiles ; à moins que le voyageur ne soit d'une crédulité et d'une ignorance tellement invincibles qu'il prête une proportion exagérée aux différents objets qu'il rencontre. Il ne reste plus alors qu'à se rappeler le Rat de la Fable :

Voilà les Apennins et voici le Caucase,
La moindre taupinée était mont à ses yeux."

Malheureusement son ignorance et sa naïveté lui jouent un vilain tour. Cela dit, revenons au Colorado.

Sans doute le lecteur ne s'attend pas à la description d'un fleuve, d'un lac important, d'une forêt où même d'une herbe plantureuse ; le désert qu'il a déjà entrevu lui en ôte certainement l'idée. Qu'il se figure plutôt des plaines semblables à la mer par leur étendue, imposantes dans leur silence et

leur monotonie ; puis au bout de ces plaines, de hautes montagnes dont la crête découpe hardiment le ciel, mais d'ailleurs nues et stériles comme le désert qui les avoisine. Cà et là, d'énormes pics dressent leurs sommets enneigés, et semblent comme autant de géants imaginaires au milieu de cette révolution du globe. Long's Peak, Gray's Peak, Pike's Peak, Mount Lincoln, tels sont les noms d'entre les plus fameux. Leur moyenne est de 14,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et l'idée seule d'une masse si élevée donne le vertige.

L'art du peintre, qui n'a encore rien dit au Colorado, aurait beaucoup à faire en s'inspirant de cette grande et morne nature qui souvent agit par surprises et atténue sa dureté au point de charmer par des spectacles aussi nouveaux que variés et inattendus. Ici c'est un lever de soleil qui embrase la plaine de ses rayons, frappe la grande chaîne des Rocheuses et la fait se détacher au loin comme un mur formidable ; là, vers midi, c'est un ton chaud d'une intensité de lumière rappelant les latitudes africaines ; enfin, quand l'astre du jour est à son couchant, des nuages empourprés se confondent avec la masse noirâtre de la montagne, se résolvent en mille couleurs, puis disparaissent insensiblement pour faire place à un crépuscule d'une sombre et mystérieuse féerie.

Combien merveilleuses et sublimes sont les beautés de la nature ! Que de physionomies, que d'aspects divers, et cependant, quelle unité, quelle harmonie ! Au Canada, la variété abonde : il y a des saisons fortement accusées, une chaleur tropicale, un froid intense, des forêts impénétrables, de vertes montagnes, des lacs ou plutôt des mers intérieures, enfin des fleuves qui ressemblent, on ne pourrait mieux l'appliquer, à *des chemins qui marchent* d'une allure noble et majestueuse. Cependant l'hiver fait disparaître une partie de ces beautés naturelles sous sa dure étreinte, mais ce n'est qu'une mort temporaire à laquelle succédera bientôt une vie toute nouvelle, aussi il faut voir à l'été comme le pays renaît et comme il se pare d'une luxuriante végétation ; l'œil et l'imagination sont sous l'effet d'une jouissance inexprimable, et il semble alors que la Nouvelle France ait le même partage, la même physionomie que la mère-patrie, c'est-à-dire le

charme et la grâce. Mais dans la région lointaine que je m'efforce de peindre, un changement complet se fait sentir ; la prairie remplace la forêt, la montagne la colline, l'étang le lac, le torrent le fleuve. Grossi quelquefois par les orages, ce dernier sort de son lit, se déchaîne et entraîne tout dans sa course furibonde et dévastatrice. La débâcle fut si forte au mois de mai 1878, que Denver eut tous ses ponts enlevés en une seule nuit ; et pourtant le mince ruisseau qui passe au milieu de la ville est loin d'annoncer de telles colères.

CLIMAT.

Le climat du Colorado est d'un caractère tout particulier ; il est à la fois bizarre et charmant. Les saisons sont peu marquées, les pluies sont rares et la sécheresse qui en résulte est tellement grande que n'était son altitude, le pays serait tout à fait inhabitable. Les neiges presque perpétuelles des régions élevées, une brise constante, et l'irrigation des terres pratiquée sur une grande échelle, font le Colorado non-seulement salubre, mais productif.

Comme la pression de l'air diminue en raison de la hauteur, les personnes atteintes de l'asthme ou de phthisie pulmonaire y recouvrent la santé pourvu qu'elles aient quitté assez tôt un climat devenu fatal ou par ses rigueurs ou par son insalubrité. Malheureusement il arrive presque toujours que les gens se décident à changer de pays après avoir attendu trop longtemps ; aussi il n'y a rien d'étonnant que les localités salubres soient si remplies de pauvres malades se berçant d'un vain espoir de guérison, se cramponnant inutilement à un reste de vie, mourant enfin loin de leur famille et de leurs amis, sous un soleil radieux mais impuissant à arrêter les ravages de la maladie. Ces tristes exemples se répètent non-seulement à Denver, mais partout ailleurs et particulièrement dans certaines villes de France et d'Italie où l'on voit, chose bizarre, le plaisir coudoyer la souffrance, la narguer effrontément et présenter ainsi le contraste le plus pénible.

Pour être incontestablement favorable aux santés débiles, le Colorado ne fait pas pour cela de miracles, et tout bien-faisant que soit le soleil, il n'empêchera jamais qu'une

maladie trop avancée n'accomplisse son œuvre de destruction. Un grand écrivain dit que : " tous les corps, le firmament, " les étoiles, la terre et les royaumes ne valent pas le " moindre des esprits ; " ainsi l'on ne peut attribuer au soleil qu'une puissance relative émanant d'une volonté supérieure qui régit tout selon sa sagesse éternelle.

Le climat de Denver est loin d'être aussi chaud qu'on se le figure d'abord ; la cause en est plutôt dans l'élévation du pays que dans sa latitude. Le thermomètre descend jusqu'à 15 et 20 degrés au-dessous de zéro (Fahrenheit). Il est vrai que ces froids exceptionnels ne sont pas de longue durée. Ils n'arrivent ordinairement qu'en décembre et janvier. Il faut dire aussi que l'intensité du froid diminue de beaucoup sur le haut du jour, à cause de la latitude, qui malgré tout conserve quelque influence ; mais il est parfois des nuits qui ne le cèdent pas en rigueur à celles du Canada.

L'on voit des gens qui arrivent à Denver sans vêtements d'hiver et qui s'étonnent des froids sévères qu'ils y éprouvent. Ils souffrent pour avoir négligé de prendre de bonnes informations avant d'entreprendre le voyage aux Montagnes Rocheuses. Avis donc à ceux qui ne sont pas encore prévenus. Les tempêtes de neige commencent très souvent en novembre et finissent en mars, quelquefois même en avril ; elles sont furieuses mais courtes aussi la neige ne parvient ; jamais à une épaisseur assez forte pour empêcher les voitures de rouler. L'usage du traîneau n'est que fantaisiste. D'ailleurs l'inconstance de la température est tellement extraordinaire, et les changements si brusques qu'aujourd'hui il fait une chaleur assez sensible, tandis que demain il faudra mettre de la fourrure ; et cela continue alternativement pendant 4 ou 5 mois de l'année. Cependant l'abondance de la lumière compense largement les bizarreries du climat. Un ciel couvert est un ciel de deuil au Colorado, de même qu'une pluie un peu longue étonne et déconcerte.

Mais, chose étrange, il y a la monotonie de la lumière comme il y a celle des jours sombres : cela tient à la nature du pays et surtout aux caprices de notre imagination qui veut tout et ne veut rien, qui jamais ne se repose et qui poursuit constamment une insaisissable idéalité. Eclaircz

le désert il brillera d'une façon inerte et produira sur l'âme un sentiment invincible de tristesse et d'isolement, à cause de son silence et de son vide ; mais la même lumière n'a pas sitôt donné sur une scène variée que l'esprit se réveille, et les sentiments d'abord vagues et confus se dégagent par un mouvement nécessaire qui est la vie. L'homme est ainsi fait : il lui faut toujours du changement sans que pour cela il arrive toujours à quelque chose de définitif ici-bas ; il cherche, tâtonne, attrape çà et là quelques rares jouissances, et marchant d'illusions en illusions, n'ayant de réel que le chagrin et la douleur, il s'use enfin comme tout ce qui est matériel et passager ; l'âme seule devenue libre peut atteindre l'idéal qui lui est réservé, et cet idéal est Dieu, centre unique auquel doivent tendre nos facultés et nos désirs.

D'après ce qui précède on peut conclure que les prairies de l'Ouest et les Montagnes Rocheuses sont les privilégiées de la lumière ; mais il ne faut pas craindre d'ajouter qu'elles ont un cachet indéfinissable de mélancolie. Enfin il est à espérer que les malades ne s'effrayeront pas de cette appréciation, qui sous un certain rapport n'est pas aussi désavantageuse qu'on le pourrait croire ; au contraire la persistance de jours sans nuages est une des conditions nécessaires pour le rétablissement de ceux qui ont une santé délabrée et qui, après tout, n'ont que faire des fantômes de l'imagination.

S'il est important d'appuyer sur les qualités d'un climat, il l'est encore plus de faire connaître ce qu'il a de défectueux. Telle température, telle latitude peuvent réussir dans certains cas, tandis qu'elles sont nuisibles dans d'autres circonstances, soit en causant de nouvelles maladies, soit en aggravant celles déjà existantes. Si donc le climat du Colorado est favorable aux phthisiques, il engendre au contraire les rhumatismes et le catarrhe, à cause de ses fréquentes transitions du chaud au froid, de ses vents brusques, et d'une poussière telle qu'on en voit peu d'exemples dans d'autres pays. Cette dernière qui dit-on renferme beaucoup d'alcali, affecte particulièrement les fosses nasales et la gorge et détermine une inflammation plus ou moins grave de ces organes. Enfin la légèreté de l'air et l'excitation du système nerveux qui s'ensuit, font que les affections du

cœur ne peuvent non plus être guéries ; elles s'y développent encore plus rapidement que le catarrhe et les rhumatismes, et finissent toujours d'une manière fatale.

Maintenant que l'on connaît le bon et le mauvais côté du climat de Denver, il reste à donner quelques conseils à ceux qui ont l'intention d'y venir chercher la santé. Il est bien entendu qu'il s'agit ici des poitrines faibles. Il faudra donc pour ces dernières éviter les montagnes pendant l'hiver, à cause du froid intense qui y règne et de l'excessive légèreté de l'atmosphère. Les cas d'érysipèle et de pneumonie compliquée de fièvre typhoïde se multiplient tous les jours chez les pauvres mineurs qui travaillent à une grande altitude, et presque tous succombent aux attaques de ces terribles maladies. Il n'y a qu'à consulter les registres des hôpitaux du pays pour se convaincre d'une telle assertion. Mais à l'époque des chaleurs, rien n'empêche d'aller habiter une région plus élevée et d'y camper commodément. Le fait de dormir sous la tente et de respirer continuellement un air pur donne de l'expansion aux poumons affaiblis et les ramène presque toujours à leur état normal. Il faut cependant agir avec prudence dans ce nouveau genre de vie, c'est-à-dire éviter toute fatigue et surtout les effets pernicieux d'une nourriture insuffisante ; enfin l'on ne peut trop recommander aux gens de se délier des vents refroidissants auxquels l'on est si souvent exposé dans la montagne.

L'exercice du cheval est aussi regardé comme très favorable aux personnes faibles ; il est d'ailleurs si répandu dans l'ouest qu'on peut le dire entré intimement dans les mœurs : hommes, femmes et enfants s'y adonnent avec une ardeur que rien ne saurait surpasser. Souvent le cavalier n'a pour toute noble conquête qu'un modeste *branco* ; mais pas plus que les gens, les chevaux ne doivent être jugés à la mine, et ce qui au premier abord n'a qu'une apparence faible et débile, recèle parfois un courage à toute épreuve.

DENVER.

A part la saison d'été où l'on peut aller vivre à une grande hauteur, non-seulement sans crainte, mais encore avec profit, Denver et Colorado-Springs sont les endroits les

plus agréables à habiter. Le fameux Pike's Peak, sur le sommet duquel le gouvernement a établi un observatoire météorologique, s'élève près de cette seconde ville. Peu loin de là est le *Manitou Park* avec le *Jardin des Dieux* (*Garden of the Gods*), ainsi que le *Ute Pass*, et d'autres curiosités naturelles qui méritent certainement d'être vues. Mais occupons-nous particulièrement de Denver. Il sera sans doute intéressant de connaître cette ville qui date à peine de 22 ans, alors que le Colorado lui-même ne se prêtait qu'à des campements d'essai. Les premières habitations que l'on y construisit coûtèrent le poids de l'or, à cause de la rareté des matériaux et de la longue distance qu'il fallait parcourir pour se les procurer. Le bois de charpente venait du Missouri, et la traversée des prairies, qui aujourd'hui se fait en 28 heures, durait alors six semaines.

Quant à ceux qui ne pouvaient se loger dans une maison un peu convenable, ils n'avaient d'autres ressources que celle de s'enfouir dans une espèce de caveau plus propre à serrer des légumes qu'à abriter des humains. Mais rien ne soutient tant le courage que l'ambition de la fortune ; la soif de l'or fait oublier bien des fatigues, que souvent l'on ne voudrait pas endurer pour un plus noble motif. Un petit ruisseau roulant des paillettes d'or, celui qui parfois devient torrent et que l'on connaît déjà pour avoir dévasté Denver, donna l'éveil aux mineurs, qui en le remontant arrivèrent aux montagnes où de grandes richesses les attendaient. Ce ruisseau qui porte le nom peu caractéristique de *Cherry Creek*, est aujourd'hui complètement méconnu, et loin de lui témoigner de la reconnaissance, on parle actuellement d'en détourner les eaux qui menacent de détruire ou d'infecter une partie de la ville. L'espace qu'occupe aujourd'hui Denver ne promettait d'abord que très peu pour l'avenir ; seulement la Platte (*South Platte River*) qui coule dans la partie ouest et qui arrose le pays sur une grande étendue, offrait de précieux avantages ; la limpidité de ses eaux ainsi que l'herbe assez abondante qui croissait sur ses bords, permettaient d'élever des troupeaux, et c'était déjà une raison d'établissement si toutefois le but principal, c'est-à-dire la recherche de l'or était d'autre part couronnée de succès.

Beaucoup des premiers colons du Colorado, furent des Canadiens-français venus en partie des Etats de l'Est; il y a de tels endroits où ils sont assez nombreux pour réclamer quelque fois le ministère d'un prêtre parlant le français. Là où il faut du courage et de la persévérance, on rencontrera toujours ces braves compatriotes à la force herculéenne, passant gaiement à travers les plus grands dangers, emboitant le pas aux missionnaires de la Foi et frayant aux timides un chemin que ceux-ci n'auraient jamais osé braver. La race canadienne a donné des preuves de son énergie native aux quatre coins de l'Amérique Septentrionale; c'est-à-dire de la Baie d'Hudson à la Nouvelle-Orléans, de New-York à San Francisco; et si les valeureux pionniers qu'elle a produits ne sont pas toujours parvenus à la fortune, ils ont du moins fortement contribué au développement de grandes et belles contrées, et cette gloire n'a rien à envier à la première.

Sans se baser sur un recensement récent et exact — car il n'en existe pas — on peut dire que Denver renferme actuellement une population de 30 à 35,000 âmes. Ses habitations sont généralement petites quoique gracieuses, mais l'on construit depuis quelque temps d'une façon plus large et plus confortable; aussi la ville prend une apparence plus solide et semble se reposer sur un avenir certain. Beaucoup de maisons ont leur petit parc, mais l'on ne parvient à entretenir la fraîcheur de la pelouse et des arbres qu'à force de patience et de travail: il faut un arrosage continuel devant lequel les gens ne reculent pas et dont ils se font, au contraire, un agréable passe-temps. Les plantations de Denver consistent en érables, et en *cotton-woods*, peupliers d'une espèce inférieure, mais d'une pousse facile et prompte. Pour obtenir cette végétation, il a fallu creuser des fossés dans toutes les rues et y amener l'eau de la Platte au moyen d'un canal qui passe au-dessus de la ville. Les édifices les plus remarquables sont les Ecoles Publiques; elles sont au nombre de neuf et plusieurs milliers d'élèves des deux sexes y reçoivent leur éducation. Les hôtels sont généralement bien tenus; le plus remarquable est le "Windsor" à peine terminé. Cet établissement vise à l'importance de celui de Montréal, mais il lui est de beaucoup inférieur.

(A continuer.)

C. N. PANNETON.

LE SOUVENIR !

Le ruisseau s'échappant de son obscure source
Ne peut plus revenir ;
Ainsi glissent nos jours sans trêve et sans ressource
Et nous n'y revenons que par le souvenir.

Le souvenir ! Heureux qui peut revoir sans larme
Le bord qu'il a laissé,
Et, sans blessure au cœur, n'éprouver que du charme
A rassembler, le soir, les débris du passé !

Le souvenir ! C'est lui qui porte la pensée
Vers les âges lointains,
En retire parfois une ombre délaissée
Et met dans nos regards tant de pleurs clandestins !

Nul n'évoqua jamais de son passé rapide
Les rapides instants
Sans sentir dans son cœur un souvenir perfide
Déchirer sans pitié les fleurs de son printemps !

Tout homme est l'artisan de son bonheur sur terre ;
Dieu mit dans tous les cœurs
Après des passions, insondable cratère,
La source et le foyer de tous les vrais bonheurs.

Ainsi que fait l'enfant lorsque sa main mutine
Agite les flots bleus,
Nous remuons souvent cette source divine
Et le bonheur troublé s'envole droit aux cieux.

D'instant pieux et bons composons notre vie
Pour que dans l'avenir,
Quand nous nous souviendrons, sur la route suivie
Ne se dresse jamais un amer souvenir.

Oui, que la charité, l'amour et l'espérance
Se partagent nos jours !
Le Seigneur bénira nos heures de souffrance
Et d'heureux souvenirs en marqueront le cours.

PAPINEAU

DRAME HISTORIQUE CANADIEN EN QUATRE ACTES ET NEUF TABLEAUX.
PAR M. LOUIS H. FRÉCHETTE.

(Suite et fin.)

Le sixième tableau représente Saint-Denis. La situation est dramatique et solennelle. Le moment de livrer bataille approche. *Nelson* prépare ses hommes au combat et les harangue. L'entrée de *Camel*, le traître, déguisé en fondeur de cuillers, et emmené de force par *Michel*, fait diversion. Il est condamné unanimement. De fondeur de cuillers on en fait un fondeur de balles.

Papineau arrive. Il veut combattre. Les patriotes s'y opposent et lui persuadent de prendre la fuite et de passer la frontière. Après une courte résistance, le héros—celui que crée la fantaisie de M. Fréchette, bien entendu—se laisse faire, abandonne ses compatriotes au moment de livrer bataille, prend la fuite et emmène avec lui le guide de l'armée, le fidèle et intelligent sauvage !...

Papineau et *Michel* sont remplacés, l'un par *Jules*, petit bonhomme de neuf ans ayant toutes les insolences d'un gavroche, et l'autre par *Rose*, qui arrive avec la "carabine de son frère."

La bataille commence et le tableau finit de cette manière :

"*ROSE, déchargeant sa carabine, (c'est-à-dire, celle de son frère) :
Vive la liberté !*"

Tout comme au troisième tableau.

Le drame recommence, ou plutôt, le récit reprend à Saint-Charles.

On compte les prisonniers faits à l'ennemi. Il y en a deux, *Sir James* et *Camel*, le fondeur de cuillers de tout à l'heure, que *Dulac* emmène "en le tirant par l'oreille."

En apercevant son futur beau-frère, *George* fait un mou-

vement pour l'étrangler. *Hastings* l'étourdit subitement en lui faisant part du projet qu'il nourrit de lui pardonner.

Rose, qui est partout où il y a des hommes et des "carabines," arrive à point pour calmer son frère, lequel se moque du pardon que lui offre *Sir James*, le "traître." La "sainte" a eu une inspiration; son amant n'est pas coupable. Elle conte cela tout bas à *George*.

Sur ces entrefaites arrive une lettre de *Papineau*, annonçant que *Wetherall* marche sur Saint-Charles avec 3,000 hommes.

Les patriotes n'ont plus de poudre, ni de provisions, et ne comptent plus que 250 hommes. Que faire? Le général veut fuir. *Pacaud*, le seul Canadien convenable dans tout le drame, réplique qu'il vaut mieux combattre et mourir comme des hommes. Le général fait ce que lui suggèrent ses subalternes; *Desrousselles* lance quelques-uns de ses bons mots, et ébauche de nouveau sa théorie du sang sauvage; *Rose* chante "*Amour sacré de la Patrie*," et tout le monde se met en marche pour Saint-Charles.

Les difficultés sérieuses commencent avec le QUATRIÈME ACTE. Il s'agit de trouver un dénouement quelconque et de finir. Mais, pour dénouer un drame, il faut préalablement le nouer; et des scènes et des tableaux détachés ne constituent pas un nœud dramatique. Ce quatrième et dernier acte est bien difficile à analyser.

"Le théâtre représente l'intérieur d'une cabane à sucre, dans une forêt, près de la frontière du Canada et des États-Unis."

Cette cabane à sucre est, à mon sens, divinement trouvée. C'est du patriotisme canadien pur.

Les personnages en scène sont: *Michel*, puis *Pacaud*, *Dulac*, *Desrousselles* et quatre patriotes, dont deux blessés. Le reste de l'armée fugitive ne tarde pas à sortir de terre.

Tout d'abord, *Michel* leur annonce que *Papineau* n'a pas encore passé la frontière. Il est là, tout près, qui dort dans une autre cabane à sucre.

Pendant que *Michel*, *Pacaud*, et deux patriotes "qui ne sont pas blessés," vont chercher l'illustre dormeur, *Dulac* et *Desrousselles* font de l'esprit comme quatre, l'un en latin,

l'autre en argot. Tout en disant des bons mots, ils allument du feu.

C'est ce feu-là qui va perdre, ou peu s'en faut, les patriotes, et sauver la pièce, c'est-à-dire amener une solution.

Papineau arrive, ce qui interrompt *Desrousselles* en frais de développer, pour la vingtième fois, sa théorie du sang sauvage dans les veines des Canadiens.

On calcule les distances. De la cabane à sucre à la frontière, un quart de lieue tout au plus. Et *Papineau* de se lamenter de cette distance à parcourir, des fatigues de la route et des inconvénients qu'il y a de coucher dans une cabane à sucre, quand on est chef et héros de son métier. Cette sérénité d'âme, chez le grand *Papineau*, brise les cœurs. Tous les patriotes, les braves de Saint-Denis et de Saint-Charles, les affamés, les blessés, les mourants, ceux qui ont fait la route comme lui et en bien moins de temps que lui, après avoir, eux, versé leur sang sur deux champs de bataille, se rangent autour du grand homme, le font asseoir "sur un banc de bois," et le consolent de ses fatigues.

Il reste dans un flacon quelques gouttes d'eau-de-vie réservée aux blessés. On s'empresse de les lui offrir. Lui, cependant, sans se soucier de boire, se fait incontinent raconter la bataille de Saint-Charles et les autres événements qui se sont passés dans sa chère patrie pendant qu'il dormait dans les cabanes à sucre,—les cultivateurs ruinés, les maisons saccagées, des églises et des villages entiers incendiés. A la vue de tant de calamités, *quorum pars magna fuit*, comme dirait *Desrousselles*, son âme se répand... en théories à perte de vue sur les conséquences inévitables des guerres civiles. Puis il prophétise, tout comme Joad dans *Athalie*, ou comme Jean Canada dans le *Canada Vengé* de M. J. L. Archambault.

Il fait ensuite l'oraison funèbre de ceux qui sont tombés à Saint-Denis et à Saint-Charles, puis il ajoute : " Pour moi, " messieurs, j'irai dire à Washington, j'irai dire à la France, " j'irai dire à l'Europe quels sont nos griefs et nos espérances."

Mais pour aller dire tout cela, il faut d'abord passer la

frontière ; et un pont qui traverse je ne sais quelle rivière qu'il faut franchir, est gardé par quarante hommes.

Que faire ? *Papineau* n'en sait rien. *Pacaud* lui propose un moyen : c'est de déloger l'ennemi et de passer. *Papineau* s'y oppose vivement, sous prétexte qu'il ne faut pas répandre de sang !... Ce qui revient à dire qu'en guerre il est permis de fuir, mais non pas d'aller au feu. Ceci, bien entendu, c'est le *Papineau* de M. Fréchette. Ne pas confondre avec le *Papineau* de 1837.

Mais voici que la situation change d'aspect. *Michel* accourt avertir les patriotes que les Anglais ont vu le feu, et qu'ils sont découverts. Tout le monde se sauve... pour ne pas répandre de sang. *Michel* seul reste pour faire croire aux Anglais que c'est lui qui faisait du sucre.

Camel entre aussitôt ; *Michel* se précipite sur lui. Ils s'empoignent, luttent corps à corps et roulent à terre, en faisant entendre au public des *cris sourds* !...

C'est le huitième tableau.

Le neuvième tableau est digne du huitième, avec la différence qu'il est absolument impossible d'y rien comprendre.

Les patriotes apparemment ont passé le pont. Mais

“ *Rose*, en amazone, se tient à l'entrée du pont, du côté canadien, “ faisant face à une escouade de volontaires *épaulant leurs fusils* “ dirigés sur *Papineau*.”

Un officier anglais, avec quelques soldats, se trouve, on ne sait comment, avec les Canadiens. *Rose* en profite pour lui faire une harangue. *Pacaud* ajoute une sentence et *Desrous-selles* un verset des psaumes. L'officier anglais tient bon.

A cette phase critique, *Camel*, que nous avons vu pendant toute la pièce lâche comme un misérable espion qu'il est, que *Dulac* emmène sur la scène au troisième acte “ en le tirant par l'oreille,” qui s'est “ affaissé ” tout à l'heure avec le sauvage en faisant entendre des bruits sourds, entre ici, on ne sait comment, “ enlève un fusil des mains des soldats et “ se précipite sur le pont en criant : “ *Il me faut sa vie !* ”

Rose lui barre le passage. Au même instant, *Michel* arrive et se précipite sur *Camel*, comme au huitième tableau. Combat homérique ! Ils sont à la veille de faire entendre.....

de nouveaux bruits, quand, heureusement, l'un des "gardes-fou" (*sic*) cède. *Camel* tombe à la rivière, et *Michel* garde le pont et "s'affaisse" aux pieds de *Rose*.

Ce que voyant, l'officier dit à *Rose* :—Vous êtes ma prisonnière. *Rose* appelle au secours.

Que font pendant ce temps *George*, *Dulac*, *Pacaud* et tous les patriotes ? Il est probable qu'ils prêtent l'oreille à quelque dissertation de *Papineau* sur la nécessité de se sauver d'abord quand on veut se battre, car pas un ne bouge.

Heureusement, *Sir James Hastings* arrive "en paletot de voyage par dessus son uniforme," juste à point pour dire : *stop* !... *Rose* est sauvée. *George*, son frère, ne veut pas en entendre parler.

Plutôt que d'être sauvée par *Sir James*, "*Rose*, dit-il, livre-toi" aux soldats anglais ! ! !...

Sir James, dans un clin d'œil, convainc *George* de ses bonnes intentions, en lui donnant la liberté qu'il n'a jamais perdue. Il donne aussi la liberté aux patriotes, que nous venons de voir avec *Papineau* de l'autre côté du pont, où ils sont encore apparemment, couverts du drapeau américain.

Il lui manque cependant une lettre quelconque pour raccommoder ses amours avec *Rose*. Cette lettre, il l'a perdue dans l'aventure du pont scié. *Michel*, qui l'a ramassée, la lui apporte. Les affaires s'arrangent aussitôt, grâce à cette lettre. *Rose* remercie *Michel*, son compagnon de nuit, en lui "sermant la main." Le Sauvage, ému, profite de ce qu'on n'a plus besoin de lui, pour mourir.

George se jette dans les bras de *Sir James*.

"Tu es un héros, dit-il. Aimes-tu toujours ma sœur ?" (l'excellent frère !)

— "Si je l'aime !" ... dit *James*.

— "Ma sœur, dit *George*, approche."

"Il lui met la main dans celle de *James*."

— "Tiens, dit-il, soyez heureux."

Desrousselles les bénit en latin. *Papineau*, qui est là, on ne sait comment, avec tout le monde, au milieu des soldats britanniques, les bénit en français, tout en se lamentant encore un brin.

Quant à *Rose* la "sainte," elle accepte la main de *Sir James*—en rougissant, dites-vous ? Vous ne connaîtrez jamais *Rose*—en faisant une tirade sur "l'union" des deux "races," et en prédisant les grandeurs futures de *Papineau*—le *Papineau* de M. Louis Honoré Fréchette, bien entendu.

Voilà dans quelles aberrations littéraires est tombé l'un des meilleurs faiseurs de sonnets qu'ait produit la langue française. Autant les *Oiseaux de neige* et *Les Fleurs boréales* ont en France jeté de lustre sur les lettres canadienne, autant *Papineau* y jettera de ridicule, si M. Fréchette a eu la funeste inspiration de l'y envoyer.

Et malheureusement je n'invente rien. Il y a dans ce "grand drame historique" tout ce que nous venons d'y voir.

Comment expliquer, alors, me direz-vous, les applaudissements qui l'ont accueilli ?

Cette pièce touche à des événements tout chauds encore du sang de la génération dont étaient nos pères. En parler, c'est remuer profondément la fibre sensible dans le cœur de tous les Canadiens. Et *Papineau* est le héros légendaire du peuple ; son nom seul prononcé en public fait éclater les applaudissements.

M. Fréchette, qui connaît les ficelles de la scène, a compris cela, et son drame a été applaudi. Pour les mêmes raisons, *Félix Poutré*, qui n'a non plus aucune valeur littéraire, fait encore fureur devant les masses.

Mais à la place de *Papineau* mettez le *Cid* ; au lieu des événements de 1837, supposez la révolution du Portugal, personne ne pourra entendre cette pièce jusqu'au bout. Or, pour juger du mérite intrinsèque d'une pièce, il faut en user ainsi.

Dans l'analyse que je viens de faire, j'ai suivi fidèlement la fable du drame, en me permettant seulement de souligner les situations les plus inacceptables. Y a-t-il, dans cette fable, une action dramatique telle que l'entendent les classiques, les romantiques et tous les écrivains sensés du monde ? Il y a le récit des troubles de 1837, un peuple dont on étouffe les libertés politiques, qui se soulève et se rebelle à la voix des chefs, qui combat héroïquement, qui est écrasé et voit ses

chefs en fuite. C'est bien cela l'histoire. Mais l'histoire elle-même est autrement dramatique que le drame qui la représente.

Papineau est grand dans l'histoire. C'est déjà une figure légendaire. M. Fréchette en fait une figure risible du commencement à la fin. Si l'on excepte Desrousselles, Papineau est le plus ridicule personnage de toute la pièce. Il n'entre en scène que pour accomplir ou déclamer des absurdités.

C'est le héros de la pièce, tant que l'on parle de lui, ou que l'on agit pour lui. Aussitôt qu'il parle ou qu'il agit lui-même, c'est un déclamateur, un chercheur de midi à quatorze heures, un chef auquel on fait faire tout ce qu'il ne veut pas, et qui, finalement, se sauve à la veille de la bataille de laquelle dépendent les libertés de son pays.

C'est historique, me dira M. Fréchette, d'accord en cela avec le *Canadien*. Je n'en sais rien ; mais si c'est historique, ce n'est pas dramatique, et jamais auteur qui entend son métier ne placera son héros dans de pareilles situations. Il y a des choses qui, ne pouvant être montrées sur la scène, peuvent être racontées. Celle-ci est tellement répugnante à la nature d'un héros que, fût-elle appuyée de mille raisonnements, elle ne pourra jamais être ni montrée ni racontée.

Papineau ne sait pas même s'enfuir tout seul ; il lui faut un guide et le meilleur de l'armée, le brave et intelligent Michel.

Il part plusieurs jours avant ses compagnons et n'arrive à la frontière qu'en même temps qu'eux. Encore ceux-ci ont-ils livré deux batailles dans l'intervalle.

Quand les braves de Saint-Charles et de Saint-Denis, brisés par la faim, les fatigues et les blessures, le rejoignent, à un quart de lieue de la frontière, ils le trouvent endormi dans une cabane à sucre, et un détachement de soldats anglais l'entoure—lui dont la vie était si précieuse à la veille de Saint-Denis, ce qui l'avait déterminé à fuir pour sauver.... sa patrie.

Il est important de passer sans retard la frontière, et de sauver la petite troupe de patriotes. Ne saura-t-il au moins les guider dans la retraite, lui qui n'a pas su les mener au combat ? Il n'en fait rien et demeure empêtré. Pacaud

trouve l'expédient naturel à tout homme de cœur, qui est de se frayer un passage au travers du pont éternel, que l'imagination de l'auteur jette partout sur le chemin de ses héros. Objection de Papineau et dissertation en l'air sur l'inopportunité de verser le sang pendant une guerre déclarée.

Au dernier tableau, M. Fréchette nous montre Papineau, de l'autre côté du pont avec les patriotes, enveloppé dans le drapeau américain, et cependant il est en scène avec Rose et toute la troupe anglaise du côté canadien du pont. Il est sur le territoire américain, et cependant il est fait prisonnier avec George et les autres patriotes par les soldats anglais qui n'ont pas laissé le territoire canadien. Il voit avec tout le monde Rose, qui l'a sauvé une première fois en le détournant du pont scié, et qui, présentement encore, vient de le sauver en se jetant au-devant des balles anglaises, il voit Rose prisonnière à cause de lui, et ne prononce pas une parole, n'avance pas d'un pas pour la défendre.

Peut-on imaginer un héros moins héroïque, un personnage moins dramatique ?

Bref, Papineau est de trop dans la pièce. Ce personnage retranché, le "grand drame historique" n'en vaudrait que mieux.

Ah ! si Papineau n'avait que le *Canadien* et M. Fréchette pour lui faire une réputation, je plaindrais le grand homme ; encore le *Canadien* est-il moins impitoyable en ce qu'il se contente d'en faire un aveugle, un impie et un être sans cœur. M. Fréchette en fait, en sus de tout cela, un ingrat et un sire ridicule.

Or à peu près tous les personnages sont à l'avenant.

Il y a d'abord Desrousselles, une espèce de maniaque qui, du commencement de la pièce à la fin, est dans les jambes de tout le monde, disant des inepties en latin qu'il ne comprend pas, et des sottises en français que l'on est forcé de comprendre.

Je disais qu'il n'y avait aucune peinture de caractère dans *Papineau*, il y a Desrousselles. C'est le type de ces mauvais plaisants, de ces faiseurs enragés de gros calembourgs, qui, dans la société canadienne, poursuivent et ahurissent les gens. Il est insupportable avec son latin et

sa théorie des sauvages. Or Desrousselles est la création comique de *Papineau* ; c'est avec ce soliveau-là que M. Louis-Honoré Fréchette divertit son monde.

Et *Dulac* ? Faut-il que tous les héros de M. Fréchette soient des mal appris ? Ces "*véreux de sauvages*," ces "*vermines de chouayens*," ces "*vieilles carcasses de bête puante*," ces "*machins*" par-ci, ces "*maudits*" par-là, sont d'un charretier avili, mais non d'un officier de la milice canadienne. Ce n'est pas respecter son héros que de le salir. Certains peuples, pour inspirer le respect de l'armée, défendent par des lois de faire aucune caricature des officiers ou des soldats. Et puis ce vocabulaire : "*matcher* un sauvage qui vaut une *gang* à lui tout seul," "*avoir du fun*," "*être un brick*," etc., etc., a plusieurs inconvénients, outre qu'il est absurde. Ce sont des anachronismes de langage. M. Fréchette a entendu cela à Montréal, je ne sais où ; on ne l'entendait pas dans les paroisses françaises de Saint-Denis, de Saint-Charles et de Saint-Ours, en 1837. Si c'est de l'esprit que l'auteur a voulu faire, cela n'est pas de l'esprit. Les badauds et les *bombers*, habitués à ce langage, y applaudiront ; les honnêtes gens lèveront les épaules de dégoût.

Et *Rose*, quelle fille, bon Dieu, quelle fille ! Pour une héroïne, quel langage ne lui fait-on pas tenir, dans quelles situations ne la pousse-t-on pas ?

Parce que c'est une "sainte," est-il bienséant de la faire voyager de nuit dans les bois, les ravins et les anses de rivière avec un sauvage, qui est ou qui n'est pas un saint ? Ces situations sont tolérées au Palais-Royal, où les Parisiens l'entendent comme ils veulent ; mais jamais un auteur, qui connaît les bienséances de la scène, ne se permet de ces choses-là dans un drame sérieux.

Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose.

Son auréole même de "sainte," comment l'a-t-elle gagnée ? En soignant, pendant je ne sais combien de jours et de nuits, à Caughnawaga, des Sauvages variolés, elle, jeune fille de vingt ans, et en s'exerçant au tir au pistolet tous les jours régulièrement à deux heures de l'après-midi !...

Et quel mélange de patriotisme, de dévotion, de philosophisme, de tirailleur, de rhétorique et de passion dans cette virago qui "passe de longues heures en prières au pied de l'autel, le matin ;" qui "rôde tous les soirs sous les grands arbres au clair de la lune ;" qui "fait le coup de pistolet," à l'heure où les autres font la sieste ; qui "conduit *Papineau*, à minuit, dans une anse de rivière ;" qui se bat comme un zouave avec la "carabine de son frère ;" qui arrête toute une armée à la tête d'un pont, comme Horatius Coclès ; qui songe à entrer dans un couvent, et qui, finalement, se marie dans un camp avec un hérétique, en exprimant tout haut les sentiments d'une femme de Sparte !

L'on se demande, pour finir, quel est le héros de la pièce.

De fait, c'est *Nelson*, le commandant des troupes canadiennes, qui les conduit au feu, et le seul, avec *Pacaud*, qui parle sensément et agisse de même ; mais, d'un autre côté, pour l'intérêt qu'il inspire, pour les services qu'il rend, pour le rôle qu'il joue, c'est incontestablement ce pauvre *Michel* qui "s'affaisse" si lamentablement au huitième tableau. C'est lui qui mène l'action ; il est partout, il voit et entend tout, et sauve tout le monde. Il dévoile les complots des traîtres ; fait passer les rivières aux chefs dans son canot, quand les ponts sont sciés ; guide *Papineau* à la frontière ; le laisse dormir juste le temps qu'il faut ; avertit les patriotes qu'ils sont découverts ; reste à faire du sucre pour eux dans la cabane ; brise à point les garde-fous du pont, ce qui permet à *Camel* de se noyer ; ramasse les lettres nécessaires au dénouement ; meurt quand on lui en donne le signal, et ne dit pas de sottises durant toute la pièce, attendu qu'il ne sait pas assez le français pour faire une harangue ou un calembourg.

Faut-il dire que *Papineau* est absolument sans mérite ? Non, en y mettant beaucoup de bonne volonté. Mais quand un plan est essentiellement défectueux, il est assez difficile de juger du mérite relatif des détails. Les poutres, les solives, les chevrons peuvent être d'excellentes pièces de bois, mais si les mesures sont mal prises, l'architecte n'en fera jamais charpente qui vaille. Il en est ainsi de tout

ouvrage littéraire, surtout d'un ouvrage de longue haleine, comme sont les épopées, les romans et les drames historiques.

Horace qui, pour être encore lu dans les collèges, n'était pas absolument un sot, parlant de ces productions mal proportionnées, mal conçues, mal faites en un mot, mais où il se rencontre certains passages bien trouvés, appelait ces passages des lambeaux de pourpre cousus à un mauvais habit, *pannus purpureus*.

Il y a de ces lambeaux dans *Papineau*.

Cette réponse, par exemple, de *Rose* à son amant *Sir James Hastings*, qui lui demande si elle aime son pays, est un excellent *pannus purpureus* :

“ Si j'aime mon pays !... Si j'aime mon pays !... Mais les Patagons aiment bien leurs steppes désolés, et les Esquimaux leurs glaciers séculaires : comment ne pourrais-je pas aimer nos montagnes superbes, nos lacs magnifiques, nos fleuves les plus beaux du monde, et nos grands bois mystérieux tout remplis de légendes héroïques ! Ce pays si grandiose et si pittoresque, découvert et peuplé par une poignée de héros qui, la cognée d'une main et l'épée de l'autre, ont écrit en lettres immortelles le grand nom de la France depuis les solitudes de la baie d'Hudson jusque dans les pampas de la Louisiane. Vaillant petit peuple qui, depuis trois quarts de siècle, se roidit sous le joug avec tout l'héroïsme de sa noble origine et sur qui plane aujourd'hui, comme l'ange de la dernière espérance, la grande figure de *Papineau*, austère et belle comme celle d'un sage, éclatante comme celle d'un héros... Si j'aime mon pays !... Oh !... ”

Etant donnée la nature exaltée, ampoulée de *George Laurier*, cette déclamation pourrait être superbe. Dans tous les cas, c'est la plus belle tirade de la pièce.

Si cela ne sauve pas *Papineau*, *Papineau* est perdu éternellement.

PASCAL POIRIER.

ANGÉLINE DE MONTBRUN.

Avez-vous cru que cette vie fut la vie ?

LACORDAIRE.

(*Maurice Darville à sa sœur.*)

CHÈRE MINA,

Je l'ai vue—j'ai vu ma fleur des champs, la fraîche fleur de Valriant, et, crois-moi, la plus belle rose que le soleil ait jamais fait rougir ne méritait pas de lui être comparée. Oui, ma chère, je suis chez M. de Montbrun, et je t'avoue que ma main tremblait en sonnant à la porte.

— Monsieur et mademoiselle sont sortis, mais ne tarderont pas à rentrer, me dit la domestique qui me reçut, et elle m'introduisit dans un petit salon très simple et très joli, où je trouvai Mme L. qui est ici depuis quelques jours.

J'aurais préféré n'y trouver personne ; pourtant je fis de mon mieux. Mais l'attente est une fièvre comme une autre. J'avais chaud, j'avais froid, les oreilles me bourdonnaient affreusement, et je répondais au hasard à cette bonne Mme L... qui me regardait avec l'air indulgent qu'elle prend toujours lorsqu'on lui dit des sottises. Enfin, la porte s'ouvrit et un nuage me passa sur les yeux : Angeline entra suivie de son père. Elle était en costume d'amazone, ce qui lui va mieux que je ne saurais dire.

On me reprocha de ne pas t'avoir emmenée, comme s'il y avait de ma faute. Pourquoi t'es-tu obstinée à ne pas m'accompagner ? Tu m'aurais été si utile. J'ai besoin d'être encouragé.

Le souper s'est passé heureusement, c'est-à-dire j'ai été amèrement stupide, mais je n'ai rien renversé et dans l'état de mes nerfs, c'est presque miraculeux.

M. de Montbrun, encore plus aimable et plus précieux chez lui qu'ailleurs, m'inspire une crainte terrible, car je sais que mon sort est dans ses mains. Jamais sa fille n'en-

trétiendra un sentiment qui n'aura pas son entière approbation ou plutôt elle ne saurait en éprouver. Elle vit en lui un peu comme les saints vivent en Dieu. Ah ! si notre pauvre père vivait ! Lui saurait bien me faire agréer. Charles de Montbrun ne refuserait pas son ami d'enfance.

Après le thé, nous allâmes au jardin, dont je ne saurais rien dire ; je marchais à côté d'elle, et toutes les fleurs du paradis terrestre eussent été là, que je ne les aurais pas regardées. L'adorable campagnarde ! elle n'a plus son éclatante blancheur de l'hiver dernier. Elle est hâlée, ma chère. *Hâlée !* que dis-je ? n'est-ce pas une insulte à la plus belle peau et au plus beau teint du monde ? Je suis fou et je me méprise. Non, elle n'est pas hâlée.

Mais il semble qu'on l'a dorée avec un rayon de soleil.

Elle portait une robe de mousseline blanche, et le vent du soir jouait dans ses beaux cheveux flottants. Ses yeux— as-tu jamais vu de ces beaux lacs perdus au fond des bois ? de ces beaux lacs qu'aucun souffle n'a ternis, et que Dieu semble avoir faits pour réfléchir l'azur du ciel ?

De retour au salon, elle me montra le portrait de sa mère, brunnette éveillée à qui elle ne ressemble pas du tout, et celui de son père à qui elle ressemble tant. Ce dernier m'a paru admirablement peint. Mais depuis les causeries artistiques de M. Bourassa, dans un portrait je n'ose plus juger que la ressemblance. Celle-ci est merveilleuse.

— Je l'ai fait peindre pour toi, ma fille, dit M. de Montbrun ; et s'adressant à moi : N'est-ce pas qu'elle sera sans excuse, si elle m'oublie jamais ?

Ma chère, je fis une réponse si horriblement enveloppée et maladroitement qu'Angeline éclata de rire, et bien qu'elle ait les dents si blanches, je n'aime pas à la voir rire quand c'est à mes dépens. Tu ne saurais croire combien je suis humilié de cet embarras de paroles qui m'est si ordinaire auprès d'elle, et si étranger ailleurs.

Elle me pria de chanter et j'en fus ravi. Crois-moi, ma petite sœur, on ne parlait pas dans le paradis terrestre. Non, aux jours de l'innocence, de l'amour et du bonheur l'homme ne parlait pas, *il chantait*.

Tu m'as dit bien des fois que je ne chante jamais si bien

qu'en sa présence, et je le sens. Quand elle m'écoute, alors le feu sacré s'allume dans mon cœur, alors je sens que j'ai *ma divinité en moi*.

J'avais repris ma place depuis longtemps, et personne ne rompait le silence. Enfin M. de Montbrun me dit avec la grâce dont il a le secret : *je voudrais parler et j'écoute encore*. Angeline paraissait émue et ne songeait pas à le dissimuler et pour ne te rien cacher, en me retirant, j'eus la mordification d'entendre Mme L... dire à sa nièce :

“ Quel dommage qu'un homme qui chante si bien ne sache pas toujours ce qu'il dit. ” J'ignore ce que Mlle de Montbrun répondit à ce charitable regret.

Chère Mina, je suis bien inquiet, bien troublé, bien malheureux. Que dira M. de Montbrun ? Il est venu lui-même me conduire à ma chambre, et m'a laissé avec la plus cordiale poignée de main. J'aurais voulu le retenir, lui dire pourquoi je suis venu, mais j'ai pensé. Puisque j'ai encore l'espérance, gardons-la.

J'ai passé la nuit à la fenêtre, mais le temps ne m'a pas duré. Que la campagne est belle ! quelle tranquillité ! quelle paix profonde ! et quelle musique dans ces vagues rumeurs de la nuit !

On a ici des habitudes bien différentes des nôtres. Figure-toi qu'avant le jour M. de Montbrun se promenait dans son jardin. J'étais à le considérer, lorsqu'Angéline parut belle comme le jour, radieuse comme le soleil levant. Elle avait à la main son chapeau de paille, et elle rejoignit son père qui l'étreignit contre son cœur. Il avait l'air de dire : Qu'on vienne donc me prendre mon trésor !

Chère Mina, que ferai-je s'il me refuse ? Que puis-je contre lui ? Ah ! s'il ne s'agissait que de la mériter !

A bientôt, ma petite sœur, je m'en vais me jeter sur mon lit pour paraître avoir dormi.

(*Mina Darville à son frère.*)

Je me demande pourquoi tu es si triste et si découragé. M. de Montbrun t'a reçu cordialement, que voulais-tu de plus ? Pensais-tu qu'il t'attendait, avec le notaire et le contrat dressé, pour te dire : Donnez-vous la peine de signer.

Quant à Angéline, j'aimerais à la voir un peu moins sereine. Je vois d'ici ses beaux yeux limpides si semblables à ceux de son père. Il est clair que tu n'es encore pour elle que le frère de Mina.

J'ignore si, comme tu l'affirmes, le chant fut le langage du premier homme dans le paradis terrestre, mais je m'assure que ce devrait être le tien dans les circonstances présentes. Ta voix la ravit. Je l'ai vue pleurer en t'écoutant chanter, ce que, du reste, elle ne cherchait pas à cacher, car c'est la personne la plus simple, la plus naturelle du monde, et, n'ayant jamais lu de romans, elle ne s'inquiète pas des larmes que la pénétrante douceur de ton chant lui fait verser.

Moi, en semblable cas, je ferais des réflexions, j'aurais peur des larmes, ce sang de l'âme, comme disait un grand saint.

Mon cher Maurice, je vois que j'ai agi bien sagement en refusant de t'accompagner. Tu m'aurais donné trop d'ouvrage. J'aime mieux me reposer sur mes lauriers de l'hiver dernier. D'ailleurs, je t'aurais mal servi; je ne me sens plus l'esprit prompt et la parole facile, comme il faut l'avoir pour aller à la rescousse d'un amoureux qui s'embrouille. Mais, mon cher, pas d'idées noires, Angéline te croit distrait et te soupçonne de sacrifier aux muses. Quant à M. de Montbrun il a bien trop de sens pour tenir un pauvre amoureux responsable de ses discours.

Je t'approuve beaucoup d'admirer Angéline—seulement ce n'est pas une raison pour déprécier les autres. Vraiment, je serais bien à plaindre si je comptais sur toi pour découvrir ce que je vaux. Heureusement pour ma tranquillité, beaucoup me rendent justice, et les mauvaises langues assurent qu'un ministre anglican, que tu connais bien, finira par oublier ses ouailles pour moi.

Je ne veux pas te chicaner. Angéline est la plus charmante et la mieux élevée des Canadiennes. Mais qui sait ce que je serais devenue sans la direction de son père—bien meilleur éducateur que toi. Tu en as donc bien peur de ce terrible homme—le plus cher ami du nôtre. Il ne me semble pas fait pour inspirer l'épouvante. Mais je suis peut-être plus brave qu'une autre. D'ailleurs, tu sais quel intérêt il

nous porte. L'hiver dernier à propos de..... n'importe, suppose une extravagance quelconque—et après m'avoir appelé sa pauvre orpheline, il me fit la plus sévère et la plus délicieuse des réprimandes. Malvina B... et d'autres prophétesses de ma connaissance, annoncent que tu seras la gloire du barreau, mais tu ne parleras jamais comme lui dans l'intimité. Je le remerciai du meilleur de mon cœur, et il me dit avec cette expression qui le rend si charmant : Il y a du plaisir à vous gronder. Angéline aussi a un bon caractère, quand je la reprends elle vient toujours m'embrasser.

Et je le crus sans peine. Ce n'est pas moi qui voudrais douter de la parole du plus honnête homme de mon pays.

Oui c'est bien vrai qu'il tient ton sort dans ses mains. Ah, dis-tu, s'il ne s'agissait que de la mériter ! Es-tu sûr de n'avoir pas ajouté en toi-même :

Paraissez Navarrois, Maures et Castellans...

Quel dommage que la chevalerie soit passée ! Angéline aime les vaillants et les grands coups d'épée. Pendant les quatre mois qu'elle a passés au couvent, lors du voyage de son père, nous allions souvent nous asseoir sous les érables de la cour des Ursulines, et là nous parlions des chevaliers. Elle aimait Beaumanoir, celui qui but son sang dans le combat des Trente, mais sa plus grande admiration était pour Duguesclin. Elle aimait à compter qu'avant de mourir le bon connétable demanda son épée pour la baiser.

Vraiment, c'est dommage que nous soyons dans le dix-neuvième siècle, j'aurais attaché à tes armes les couleurs d'Angéline ; puis, au lieu d'aller te conduire au bateau, je t'aurais versé le coup de l'étrier et serais montée dans la tour solitaire où un beau page m'apporterait des nouvelles de tes hauts faits. Au lieu de cela, c'est le facteur qui m'apporte des lettres où tu extravagues, et c'est humiliant pour moi, la raison de la famille. Tu sais que M. de Montbrun me demande souvent, comme Louis XIV à Mme de Maintenon : qu'en pense votre solidité ? Toi, tu ne sais plus me rien dire d'agréable, et le métier de confidente d'un amoureux est le plus ingrat qui soit au monde.

Mille tendresses trop tendres à Angéline et tout ce que tu voudras à son père. Dis-lui que je le soupçonne de songer à sa candidature, et un candidat *c'est une vanité* comme Donoso Cortès l'a dit avant moi.

Je fais des vœux pour que tu continues à ne rien renverser à table. J'appréhendais des dégâts.

Ne tarde pas davantage à poser la grande question. Aie confiance. Il ne peut oublier de qui tu es fils, et bien sûr qu'il n'est pas sans penser à l'avenir de sa fille qui n'a que lui au monde.

Mon cher, la maison est bien triste sans toi.

P. S.—Le docteur J... qui flaire quelque chose est venu pour me faire parler ; mais je suis discrète, je lui ai seulement avoué que tu m'écrivais avoir perdu le sommeil.

Miséricorde, m'a-t-il dit, il faut lui envoyer de la morphine, vous verrez qu'il s'oubliera jusqu'à donner une sérénade.

Et le docteur d'entonner de son plus beau fausset :

Tandis que dans les fleurs en priant moi je veille,
Et chante dans la nuit seul loin d'elle, à genoux.

Pardonne moi d'avoir ri. Tu as peut-être la plus belle voix du pays, mais prends garde, M. de Montbrun dirait :

Le vent qui vient à travers la montagne...

Achève, et crois-moi. N'ouvre pas trop ta fenêtre aux vagues rumeurs de la nuit ; tu pourrais t'enrhumer, ce qui serait dommage. Si absolument tu ne peux dormir, eh bien ! fais des vers. Nous en serons quittes pour les jeter au feu à ton retour.

(*Maurice Darville à sa sœur*).

CHÈRE MINA,

Tu feins d'être ennuyée de mes confidences, mais si je te prenais au mot ! comme tu déploierais tes séductions ! que de câlineries pour m'amener à tout dire ! Pauvre fille d'Eve ! Apprends à te connaître et descends en toi-même.

Mais ne crains rien. Je dédaigne les vengeances faciles.

D'ailleurs, mon cœur déborde. Mina, je vis sous le même toit qu'elle, dans la délicieuse intimité de la famille, et il y a dans cette maison bénie un parfum qui me pénètre et m'en-

chante. Je me sens si différent de ce que j'ai coutume d'être. La moindre chose suffit pour m'attendrir, me toucher jusqu'aux larmes. Mina, je voudrais faire taire tous les bruits du monde autour de ce nid de mousse et y aimer en paix.

Qu'elle est belle ! Il y a en elle je ne sais quel charme souverain qui m'enlève l'esprit. Quand elle est là, tout disparaît à mes yeux, et je ne sais plus au juste s'il est nuit ou jour. On dit l'homme profondément égoïste, profondément orgueilleux. Quel est donc cette puissance de l'amour qui me ferait prosterner devant elle ? Qui me ferait donner tout mon sang pour rien, pour le seul plaisir de le lui donner ?

Tout cela est vrai. Ne raille pas, Mina, et dis-moi ce qu'il faut dire à son père. Tu le connais mieux que moi, et je crains tant de mal m'y prendre, de l'indisposer. Puis, il a dans l'esprit une pointe de moquerie dont tu t'accommodes fort bien, mais qui me gêne, moi qui ne suis pas railleur.

Tantôt, retiré dans ma chambre pour t'écrire, j'oubliais de commencer. *Le beau rêve si doux à rêver* m'absorbait complètement, et je fus bien surpris d'apercevoir M. de Montbrun, qui était entré sans que je m'en fusse aperçu, et, debout devant moi, me regardait attentivement. Il accueillit mes excuses avec cette grâce séduisante que tu admires si fort, et comme je balbutiais je ne sais quoi pour expliquer ma distraction, il croisa les bras et me dit avec son sérieux railleur :

C'est cela, " sans haine et sans amour, tu vivais pour penser. "

Je restai moitié fâché, moitié confus. Aurait-il deviné ? Alors, pourquoi se moquer de moi ? Est-ce ma faute, si ma pauvre âme s'égarait dans un paradis de rêveries ?

LAURE CONAN.

(A continuer.)

CAUSERIE SCIENTIFIQUE.

Les maladies charbonneuses.—Expériences de Pasteur.—Le seul préventif du charbon.—Une autre trichine.—Tanner et ses émules.—Science gastronomique.—Salade.—Son historique, ses qualités.—Comment on colore le fromage de Hollande.—La lumière électrique à New-York.—Edison.

Je vous ai déjà parlé de la théorie de Pasteur, qu'on appelle la *théorie des germes*, voici une nouvelle découverte que l'infatigable travailleur a faite au sujet des maladies charbonneuses qui ravagent nos campagnes, jetant la désolation et le deuil sur nos fermes. Cette découverte peut se résumer dans la formule suivante, qui est la conclusion de son rapport à l'Académie des Sciences.

“ De la terre recueillie au-dessus des fosses où sont enfouis des animaux charbonneux depuis plusieurs années, convenablement traitée, est susceptible de produire le charbon par inoculation. Les vers de terre sont les agents qui ramènent constamment les germes morbides, de la profondeur des fosses à la superficie du sol, au moyen de leurs excréments.

M. Colin, si souvent incrédule, a nié le fait, une commission académique a été organisée et M. Villemin a fait le rapport suivant :

Trois sortes de terre ont été expérimentées :

1a. Une terre recueillie sur une fosse où des animaux charbonneux avaient été enfouis depuis douze ans.

2o. Une terre recueillie sur une fosse où des animaux charbonneux avaient été enfouis depuis trois ans.

3o. Enfin une terre *vierge*, c'est-à-dire recueillie sur du terrain, où de mémoire d'homme, il n'avait été enfoui d'animal charbonneux.

Des expériences ont été pratiquées en outre avec des excréments de vers de terre provenant des deux premières fosses. Huit séries d'expériences ont été instituées par la

commission, avec tout le soin et toutes les précautions exigées en pareille matière. Toutes furent concluantes en faveur de Pasteur.

Il résulte de ces faits qui doivent venir à la connaissance publique, par tous les moyens et le plus vite possible, que nous n'avons à notre disposition qu'une seule ressource contre un mal qui semble pousser avec l'herbe de nos champs c'est l'incinération, c'est le feu.

Les autorités, — le conseil d'agriculture, je suppose, — devraient voir à ce que des circulaires soient envoyées dans chaque localité, recommandant la destruction immédiate par le feu de tout animal charbonneux. Il faut se mettre à l'œuvre, guetter les travaux de la science, et mettre en pratique sans hésitation ses commandements.

Le charbon fait penser à la trichine : *abyssus abyssum invocat*.

Un savant de Berlin vient de découvrir au moyen du microscope un petit ver semblable à une sangsue, très différente de la trichine, et qui n'est pas encore connu. Ces vers rampent dans les parties musculaires, quelquefois se mouvant avec rapidité.

Définitivement il va nous falloir dire adieu aux jambons même sucrés, aux petits salés qui ont bien aussi leur succulence, et à toute la nombreuse famille des saucissons, et puis... à mort les poulets et les perdreaux. Car enfin, l'idée d'être mangé vivant par les vers, ce n'est pas un mythe ! Cela est. Et l'idée de ne pas manger du tout, cela ne peut pas être.

Car on n'est pas Tanner à volonté.

Au sujet du *grand homme de l'an dernier*, il est bien juste de répéter ici le dicton vulgaire : *l'on trouve toujours son maître*.

Un Hongrois, pensionnaire de la maison des pauvres à Allantown en Pensylvanie, vient de dormir, sans boire ni manger conséquemment, pendant soixante-douze jours. Mais le malheureux a eu un réveil terrible, il s'est tué en sautant par une fenêtre ; c'était un bon moyen pour s'endormir de nouveau, et profondément cette fois-ci.

Une autre émule de Tanner offre de rester quarante-cinq

jours sans prendre de nourriture. Quarante-cinq jours pendant les grandes chaleurs, sans manger . . . un pied de salade, quel tour de force anti-gastromane, n'est-ce pas ?

La salade, ai-je dit ? Se priver de salade pendant quarante-cinq jours de chaleur ! Quelle imprudence ! La salade en effet est bien un aliment aussi agréable qu'hygiénique, aussi sain que rafraichissant. Je suppose que j'ai quelques lecteurs qui s'intéressent à tout ce qui flatte le palais et fait le ventre, je leur laisse en passant les notes suivantes sur ce précieux légumineux, car la salade a aussi son histoire, qui n'en aurait pas ?

L'étymologie du mot salade vient des deux mots latins, sal (sel) et latus (laitue), qui indiquent deux des principaux ingrédients qui la composent, laitue signifiant ici toute feuille qu'on peut lui substituer, romaine, pissenlit, cresson, etc., etc.

Le maître en l'art d'assaisonner la salade, nous dit le Dr Meyer, à qui j'emprunte ces notes gastronomiques, fut un Français, le chevalier Gaudet.

Salut, chevalier !

Obligé d'émigrer de France, lors des troubles de la Révolution, Gaudet s'enfuit en Angleterre sans moyen d'existence, sans profession, sans argent. Comme le philosophe ancien, il s'écria en prenant pied sur la terre anglaise : " Je porte mon trésor avec moi." Il disait vrai ; ce trésor, qui devait lui procurer une honnête aisance, n'était autre que l'art de savoir faire une salade. Il introduisait l'usage, jusqu'alors inconnu, des couverts à salade.

Nul mieux que lui ne connaissait aussi exactement le juste milieu entre le trop et le trop peu par la quantité de sel, de poivre, d'huile et de vinaigre nécessaires ; nul ne savait mieux choisir la salade appropriée à chaque saison. Avec quelle grâce il divisait les feuilles ! avec quelle dignité il mélangeait les ingrédients dans le plat !

Aussi notre célèbre Vatel était-il l'honneur et l'orgueil des maisons les plus nobles.

On ne sera pas surpris que je consacre une page à la laitue quand on saura, avec ce que j'ai dit plus haut de ses vertus, le fameux dicton dont se vante l'art gastronomique :

“Celui qui sait faire une bonne salade peut écrire un bon livre.”

Je regrette de ne pas être dans les secrets des dieux de la cuisine, de ne pas avoir le génie du chevalier Gaudet : je donnerais volontiers ma recette, aux abonnés de la *Revue*, à titre de prime secondaire.

.....En revanche, je vous enseignerai bien la manière dont on colore le fromage de Hollande.

La maurelle est une plante dont on fait une teinture et qui, dans le commerce, se trouve dans deux états différents : en drapeaux et en pain.

La préparation du tournerol ou maurelle en drapeaux est l'industrie d'un village de la Provence, Grand-Gallargues, aux environs de Lanel.

Le tournerol en pain se fait en Auvergne.

Un des lanessan, nous parlant de la première fabrication, nous fait la révélation suivante :

Les sommités et les fruits de la maurelle sont cueillis, puis broyés pour en extraire le suc. Dans ce suc on trempe des morceaux de toile d'emballage, qu'on arrose d'urine et qu'on fait sécher rapidement. On les place ensuite entre deux couches de paille sur des tas de fumier de cheval en fermentation et dégageant en abondance des vapeurs d'ammoniacque. Au bout d'une couple d'heures les chiffons se colorent fortement en bleu ; on les fait sécher, puis on les imbibe de nouveau de suc de la plante mélangé d'urine. On les soumet à la même opération dans le fumier jusqu'à ce qu'ils aient pris une belle teinte pourpre. Tels sont les drapeaux, et voici ce qu'on en fait :

On les expédie en Hollande où ils servent à colorer le fromage de la manière suivante : les drapeaux sont macérés dans de l'eau celle devenue bleue, qui sert à recevoir les fromages qu'on y laisse tremper quelque temps, et qu'on fait ensuite sécher. Les acides du fromage changent en rouge la matière colorante bleue qui s'est fixée dans l'épaisseur du fromage.

Et dire qu'il y en a qui peuvent se faire mourir pour un fromage !

Je ne puis pourtant close cette causerie sans parler encore

de l'électricité. Peut-on faire une chronique scientifique sans consacrer quelques instants à cette partie de la science qui absorbe tout.

Ottawa a refusé l'offre de Spaulding ; les garanties paraissent pourtant satisfaisantes : cette grande satisfaction ne devait pas nous être donnée, et l'innovation que nous nous plaisions avec orgueil à placer dans notre capitale devait appartenir à une autre ville ; il était écrit que le peuple qui a fait tant pour les applications pratiques de l'électricité pourrait se vanter aussi d'avoir, le premier, éclairé ses villes au moyen d'un système inouï jusqu'ici.

En effet on va élever à New-York, ce que nous ambitionnions de contempler à Ottawa, une tour en fer de 280 pieds de hauteur et qui supportera six lampes électriques, dont la lumière équivaldra à celle de trente-six mille bougies. Ce système d'éclairage doit être appliqué à toute la ville.

Il était réservé ce triomphe au sorcier de Menlo Park, et les efforts de ce génie ne pouvaient avoir plus beau théâtre.

Edison va plus loin, c'est-à-dire que la distance pour l'électricité n'est pas un obstacle ; néanmoins il paraît curieux d'entendre ce savant nous dire qu'il pourra transmettre la lumière de l'Union Park, N.-J., au Havre, et cela par le câble.

Son triomphe ne se borne pas là, il nous annonce d'autres merveilles ; ainsi le mouvement des ascenseurs par l'électricité en est une qui en vaut bien d'autres, etc.

SÉVÉRIN LACHAPPELLE, M.D

REVUE POLITIQUE

La session de la législature de Québec se terminera bientôt; elle aura duré deux mois. Elle s'annonçait comme orageuse; elle a été relativement calme. De graves accusations, des insinuations plus graves encore avaient jeté l'incertitude dans les esprits, et le parti libéral se présentait avec assurance. Il y a deux mois de cela; toute latitude a été donnée aux accusateurs, et il ne reste à peu près rien à la charge des accusés. L'opposition s'est montrée faible dès le premier jour; sa marche était indécise, incertaine. Elle n'avancait qu'en tâtonnant, avec une grande réserve et une extrême prudence. Ce fut une surprise. Point d'accusations graves, pas d'étonnantes révélations. Il a suffi de placer l'accusateur en face du tribunal pour le réduire au silence. Le public, prêt à juger, attendait avec anxiété des développements qui ne sont point venus.

L'enquête demandée contre M. Irvine, député de Mégantic, libéral, n'a pas été accordée. Un comité spécial portait déjà alors ses investigations dans les actes de M. Pâquet, député de Lévis et secrétaire provincial, et le comité des comptes publics, quelques jours plus tard, commençait une enquête sur l'administration du chemin de fer du Nord. Les recherches n'ont mis au jour aucun fait inconnu de quelque importance. Les accusateurs, pour comble de mésaventure, ont maintenant à répondre à une accusation de libelle.

Deux projets de loi très-importants viennent d'être adoptés par l'Assemblée législative. L'un, dû à l'initiative privée, a pour objet d'abolir le cens d'éligibilité. Il a passé sans beaucoup de discussion, presque inaperçu. Il est cependant d'un caractère très-grave. Il marque un pas nouveau vers la démocratie, un abandon de ces solides principes conservateurs dont nos institutions portent encore l'empreinte. Il y a deux ans à peine, une tentative comme celle faite par

M. Wurtele aurait rencontré une opposition énergique ; chaque année, presque, la législature a repoussé de semblables projets de loi. Pourquoi ce changement subit d'opinion ?

On dit, au soutien du projet de loi, que les électeurs sont parfaitement libres de choisir un député propriétaire. Sans doute. Mais est-ce là un aperçu d'une grande force ? Pour lui trouver quelque valeur, il faut perdre de vue complètement la caractéristique essentielle du gouvernement représentatif. Les députés ne sont pas des avocats ; leur rôle n'est pas de chercher les meilleurs moyens d'appuyer une cause déterminée ; ils ne sont pas chargés de prendre à tout prix les intérêts d'un comté à l'exclusion du reste du pays. Ils sont des *délégués* du peuple, s'assemblant pour délibérer entr'eux sur les mesures les plus propres à procurer le bien-être moral et matériel, à amener la prospérité. Or, quelle est la principale raison qui milite en faveur du système représentatif ? Serait-ce cet aphorisme vulgaire qui dit que "deux têtes valent mieux qu'une ?"—comme si l'intelligence se mesurait de la même manière que les têtes de bétail !... Non. C'est que les délégués du peuple, ayant les mêmes tendances, les mêmes besoins, les mêmes intérêts que ceux qu'ils représentent, doivent naturellement et comme par instinct juger les questions soumises de la même manière que ces derniers les jugeraient eux-mêmes. Retranchez au délégué des intérêts identiques à ceux des personnes déléguantes et vous brisez l'harmonie du système. Or, il ne faut pas l'oublier, les intérêts qui reposent sur la propriété sont d'une vitale importance ; car la propriété est l'une des bases de la société. Il faut apporter le plus grand soin à la confection et à l'application des lois qui la régissent ; tout changement dans cette matière délicate peut affecter gravement l'état social.

Les intérêts ayant pour ainsi dire racine dans le sol étant des intérêts primordiaux, un député qui ne possède aucune propriété ne répond plus à l'idée première du système représentatif. Il ne peut pas se pénétrer intimement d'une cause qui ne lui est pas propre, et il n'offre pas sous ce rapport les garanties que l'on peut trouver chez un autre. Encore une

fois, s'il s'agissait du choix d'un défenseur, d'un avocat, il faudrait regarder plutôt à l'éloquence, à l'habileté du candidat qu'à toute autre chose. Mais ce n'est pas du tout l'idée que l'on doit se former d'un député à l'Assemblée législative de la province de Québec, et ce que nous venons de dire suffit à le démontrer.

On dit que les députés fédéraux sont, depuis quelques années, dispensés de la "qualification foncière." C'est vrai, mais ce n'en est pas mieux. Notre parlement fédéral n'est depuis ce temps ni plus éclairé, ni plus brillant; la législation qu'il nous donne n'offre rien de plus remarquable, le niveau intellectuel de la députation n'est pas plus élevé. D'ailleurs, il ne faut pas poser comme règle absolue que tout ce qui est acceptable à Ottawa l'est au même degré à Toronto, à Halifax, et surtout à Québec. Les matières sur lesquelles légifèrent nos législatures provinciales diffèrent essentiellement de celles qui ont été réservées au parlement fédéral, et cette différence si grande doit avoir sur certains points son reflet dans l'organisation gouvernementale. Pourquoi invoquer toujours similitude? Quand il s'agit de renverser une nouvelle barrière, de permettre aux flots de la démocratie un nouvel envahissement, les deux pouvoirs se regardent et s'autorisent de leur exemple réciproque. On dirait que, dans la voie dangereuse de ces innovations, ils ne songent qu'à lutter de vitesse. Pour abolir le Sénat, on citera à Ottawa l'abolition du Conseil Législatif; pour abolir le cens d'éligibilité, on citera à Québec l'exemple d'Ottawa. Où s'arrêtera-t-on dans cette voie?

Dans le cas présent, on a soigneusement laissé dans l'ombre les différences fondamentales qui existent entre les deux pouvoirs, et on a mis en évidence une similitude plus apparente que réelle. L'espace nous manque pour développer ce point comme nous le désirerions. Nous nous contenterons de faire remarquer que le bon sens et la nature même des choses nous font un devoir d'exiger plus de garanties d'un délégué à qui nous confions le soin de légiférer sur l'éducation, les droits civils, la propriété, l'organisation municipale, etc., que d'un autre qui n'aura à veiller que sur des intérêts généraux et plus matériels, tels que chemins de fer, finances, impôts indirects, etc.

Nous en avons assez dit, toutefois, pour faire comprendre qu'un projet de loi aussi important, établissant un changement aussi grave, n'aurait pas dû être adopté aussi hâtivement, sans que l'opinion publique ait eu le temps de s'en occuper, sans que la presse l'ait discuté. Nous n'augurons rien de bon de cette innovation. La démocratie a toujours eu une logique inflexible lorsqu'il s'est agi de compléter ses empiétements; elle exigera peut-être avant longtemps que l'électeur soit, lui aussi, libéré de toutes entraves, et alors fleurira l'âge malsain du suffrage universel. Une lente révolution s'opère silencieusement dans notre état social sans que l'on paraisse s'en préoccuper.

Une autre loi importante a été adoptée par l'Assemblée Législative. La durée des législatures sera désormais de cinq ans au lieu de quatre. Nous félicitons le gouvernement d'avoir proposé cette mesure. Le temps des élections est toujours un temps de démagogie, et son retour fréquent a un effet démoralisant sur le peuple. Cinq années forment une période suffisamment restreinte.

Le projet de loi de l'Université Laval a été adopté dans les deux Chambres. Les libéraux en ont fait une question de parti et les conservateurs se sont divisés; la majorité a été assez considérable.

L'Université Laval a fait ce qu'elle a pu pour assurer ce résultat. Les sympathies du parti libéral lui étant acquises d'avance, elle a compris que l'influence des évêques serait sa principale arme auprès des conservateurs, et elle s'en est habilement servie. Nous avons fait connaître, le mois dernier, quelques-uns des moyens mis en œuvre; nous en aurions de nouveaux à ajouter à la liste; les conseillers législatifs n'ont pas été plus négligés que les députés.

Quelques-uns de ces moyens n'ont pas encore été mis complètement en lumière; la pleine démonstration en est réservée à un avenir qui n'est peut-être pas éloigné.

Au Conseil législatif, les procédés sur le *bis* ont été faits avec une hâte qui, dans toute autre occasion, serait inexplicable. Les règlements ordinaires ont été mis de côté, et, dans l'ardeur que l'on mettait à arriver au but, on a commis de graves irrégularités de procédure que le ministre de la

justice aura à apprécier. La loi, probablement inconstitutionnelle en elle-même, se trouve de plus entachée d'irrégularités. Le ministère de la justice s'est toujours et avec raison montré sévère sur ce sujet. Beaucoup de lois ont été désavouées pour des causes moins graves que celles que nous signalons.

Dans la nuit du huit au neuf juin, un terrible incendie a détruit presque en entier le faubourg Saint-Jean, à Québec. Plusieurs personnes ont perdu la vie ; la magnifique église du quartier n'est plus qu'un monceau de décombres. Les pertes matérielles sont considérables. Un long cri de sympathie s'est fait entendre dans tout le pays ; Québec est malheureux : depuis mil huit cent quarante-cinq, le feu lui a causé, en cinq ou six occasions, d'énormes dommages.

Il nous faut signaler, dans ce mois, la démonstration de Chambly à la mémoire du "héros de Chateauguay," le colonel de Salaberry. Un beau monument rappellera à la postérité l'une de nos grandes gloires militaires, l'un des faits les plus éclatants de notre histoire. Parcourons nos annales nous y verrons plusieurs figures qui attendent depuis longtemps une semblable reconnaissance.

La presse s'est occupée un peu du projet de fonder au Canada une académie sur le modèle de l'Académie française. Le marquis de Lorme voudrait attacher son nom à cette création. Le projet ne rencontre pas une adhésion unanime. La conception en est d'ailleurs encore obscure ; les détails sont inconnus. La division de la future académie en deux sections l'une française l'autre anglaise, ne nous paraît pas avantageuse. Vaudrait autant constituer de suite, deux académies. S'il est donné suite au projet, nous aurons occasion d'en parler davantage.

* * *

La législature d'Albany, Etat de New-York, vote depuis trois semaines sur le même sujet : le choix de deux sénateurs en remplacement de Conkling et de Platt. L'argent roule à flots autour des députés, et ces derniers ne trouvent rien de mieux à faire que de prolonger la situation. Grant est en faveur de Conkling, et le président Garfield lui est

opposé. On ne sait quand le "deadlock" finira; la constitution ne donne aucun moyen d'en sortir.

Le Pérou n'a pu encore se donner de gouvernement. Le Chili règne militairement sur le territoire de son rival terrassé.

L'étoile de Gambetta s'est un instant obscurcie; elle ne tardera pas à reprendre son ancien éclat. Le projet de loi du scrutin de liste, adopté par une majorité de huit dans la Chambre d'Assemblée, a été vigoureusement rejeté au Sénat. Les élections sont fixées au vingt-cinq septembre.

Le ministre français, M. Roustan est nommé directeur des relations diplomatiques du bey de Tunis. L'Italie en est extrêmement mécontente. Des troubles survenus à Mersailles entre des Italiens et des Français causent de l'émoi dans le royaume de Garibaldi.

GUSTAVE LAMOTHE.

AVIS.—Le défaut d'espace nous force à remettre au prochain numéro notre revue bibliographique.
